

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

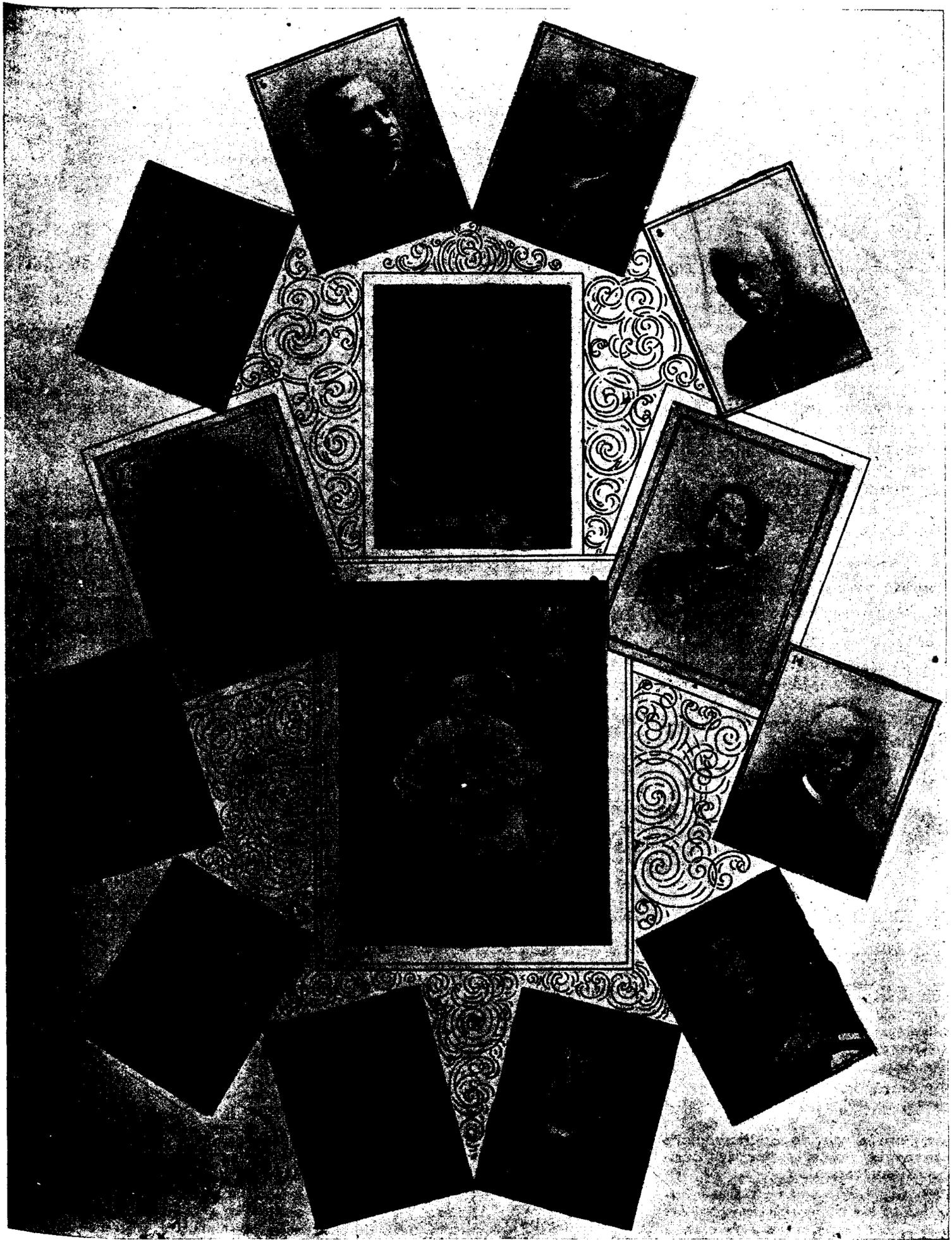
- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: <i>Pagination multiple.</i> | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

17^e ANNÉE.—No 840

MONTRÉAL, 9 JUIN 1900

5c LA COPIE



1. Son Excellence Mgr Diomède Falconio, délégué apostolique au Canada.—2. Mgr Paul-Napoléon Bruchési, archevêque de Montréal.—3. Mgr Louis-Nazaire Bégin, archevêque de Québec.—4. Mgr Joseph-Thomas Duhamel, archevêque d'Ottawa.—5. Mgr Paul LaRocque, évêque de Sherbrooke.—6. Mgr Joseph-Médard Emard, évêque de Valleyfield.—7. Mgr Michel-Thomas Labrecque, évêque de Chicoutimi.—8. Mgr Louis-Zéphirin Moreau, évêque de Saint-Hyacinthe.—9. Mgr André-Albert Blais, évêque de Rimouski.—10. Mgr Maxime Decelles, évêque de Druzipara, coadjuteur de Saint-Hyacinthe.—11. Mgr Elphège Gravel, évêque de Nicolet.—12. Mgr Joseph-Simon-H. Brunault, évêque de Tubana, coadjuteur de Nicolet.—13. Mgr N.-Z. Lorrain, évêque de Pembroke.—14. Mgr P.-X. Cloutier, évêque des Trois-Rivières

L'ÉPISCOPAT DE LA PROVINCE DE QUÉBEC EN 1900



MONTRÉAL, 9 JUIN 1900

PUBLIE PAR LA
Cie d'Imprimerie "Le Monde Illustré"
42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 MOIS, \$1.50
4 MOIS, \$1.00 Payable d'avance

AUX LECTEURS, ANNONCEURS ET DÉPOSITAIRES

Notre numéro du 23 juin courant sera unique dans les annales du journalisme canadien. Il contiendra sept grandes compositions canadiennes originales, expressément faites pour nous. Cet essai, sans précédent, nous vaudra certainement une augmentation considérable de notre tirage, aussi prions-nous nos lecteurs et nos dépositaires de donner leur commande d'avance, afin que nous puissions satisfaire tout le monde.

MM. les annonceurs devraient nous faire parvenir la copie de leurs annonces avant le 14 juin, si c'est possible.

NOTES DE LA DIRECTION

A Mlle Marie P.—Certainement.

Nos lecteurs trouveront la colonne de graphologie dans une des dernières pages de ce numéro.

Nous prions nos lecteurs qui reçoivent leur journal irrégulièrement de nous en donner avis au plus tôt.

La semaine prochaine, nous aurons le groupe de la section française de la Société Royale. Ce groupe n'a jamais été publié, croyons-nous, et tous ceux qui s'occupent de littérature devraient voir ce numéro afin de connaître les principaux écrivains canadiens-français du Canada.

GRAND CONCOURS

OUVERT A TOUS LES LECTEURS DU "MONDE ILLUSTRÉ",
DU 1ER AU 30 JUIN

Nos écrivains ont publié plusieurs bons ouvrages. Nous avons cru qu'il serait intéressant de savoir quels sont les meilleurs qui ont paru jusqu'à ce jour. Cela aiderait dans leur choix les gens qui veulent consacrer un coin de leur bibliothèque aux livres canadiens. En ce temps de réveil littéraire, nous avons cru qu'il serait à propos d'ouvrir un concours afin d'être fixé sur ce point.

Quel est, d'après vous, le meilleur choix de dix ouvrages produits par des écrivains Canadiens-français ?

Nous n'exigeons pas de commentaires. Nous ne voulons qu'une liste des dix ouvrages que vous considérez comme les meilleurs et les plus propres à faire partie d'une bibliothèque de famille.

Aux auteurs des douze meilleures réponses, nous accordons les prix suivants :

1er prix, \$5.00 ; 2me prix, un an d'abonnement ; 3ème prix, six mois d'abonnement ; 4ème prix, quatre

mois d'abonnement ; 8 autres prix : trois mois d'abonnement chacun.

Les réponses doivent être signées d'un pseudonyme seulement. Le concours sera clos le 30 juin prochain et nous publierons dans le second numéro de juillet, les pseudonymes des concurrents qui auront mérité des prix. Les gagnants nous enverront alors leur véritable nom et la copie de la liste primée.

Les réponses seront jugées par un comité de trois personnes qualifiées.

Si peut-être ce concours paraît restreint, il sera suivi d'autres plus généraux : chaque abonné pourra donc espérer gagner un prix.

ENTRE-NOUS

Voici que l'hiver semble enfin vouloir s'en aller pour quelques mois contrairement à la rumeur généralement accréditée qu'il était décidé à passer l'été chez nous.

Voici que les corneilles commencent à se poser sur la plus haute branche des sapins, les maringouins à agrémenter nos soirées, les pissenlits à étaler leurs jaunes pétales, les grenouilles à moduler leurs chants d'amour, etc., etc., et c'est justement, chose inconcevable, ce moment que choisissent nombre de Canadiens pour s'en aller de l'autre côté de l'eau salée, voir un tas de gens qu'ils ne connaissent ni d'Ève, ni d'Adam et dépenser les belles piastres économisées au prix de bien des privations.

Passé encore pour ceux qui vont à Paris par ordre du Gouvernement, ceux-là remplissent un devoir pénible, une dure mission, ils se sacrifient pour le pays, bien qu'aux frais du public, mais les autres, les Canadiens qui vont à l'Exposition sans y être forcés, au péril de leur porte-monnaie, quelle folle idée peut bien les pousser à tenter pareille aventure ?

C'est du reste aussi le moment le plus mal choisi pour voir et apprécier Paris.

Paris n'est plus Paris, mais simplement un vaste caravansérail où s'entassent les voyageurs cosmopolites qui servent de victimes aux sangsues qui les attendent. Les Parisiens qui ont pu quitter Paris sont partis, fuyant les étrangers, évitant les visites des parents, d'amis et connaissances en laissant à un concierge le soin de louer leurs logements le plus cher possible. Ce qui reste de véritables citoyens de la Ville-Lumière se compose de personnes remplissant des fonctions qui ne leur permettent pas de s'en aller et des hommes d'affaires et, parmi ces derniers, surtout les marchands de soupe et de sommeil.

Le droit de dormir se paie en certains quartiers jusqu'à quatre piastres par nuit et la permission de mal manger ne s'obtient aussi qu'à prix d'or.

Les hôtels sont pleins, les restaurants sont pleins, les théâtres sont pleins, les cafés sont pleins, tout est plein, jusqu'à nombre d'étrangers qui voulant s'amuser outre mesure ne trouvent rien de mieux que de vider trop de verres pleins.

Les églises sont vides.

Et aux abords de l'Exposition quelle foule, quelle cohue !

Les carrosses viennent
S'ouvrent et reprennent
Leurs maîtres qu'ils mènent
En se succédant.
Et, d'une voix aigre,
Le cocher de fiacre
Peste, jure et sacre
En rétrogradant.
Quel tintamarre !
Quelle bagarre !
Aux cris de gare
Cent fois répétés ;
Vite on traverse
On se renverse
De tous les côtés !

La sœur perd son frère
La fille son père,
Le garçon sa mère,
Qui perd son mari.
Mais un galant passe,
S'avance avec grâce

Et s'offre à la place
De l'époux chéri.
Plus loin des belles
Fort peu rebelles...

J'arrête la citation des vers du bon Desangiers qui était sur le point de dire des choses un peu... légères.

Au restaurant, si vous demandez de la salade et qu'on vous serve des confitures, gardez-vous de réclamer, on vous ferait payer les deux en pure perte. Du reste, partout, en temps d'exposition, les garçons d'hôtels et de restaurants sont impossibles et ne se gênent pas pour vous faire sentir qu'ils ne travaillent que pour le pourboire et non pour le salaire que la maison ne leur donne pas.

La politesse française est exilée, les petits soins sont oubliés, les convenances mêmes sont choses du passé, et il est entendu que les étrangers qui ont émigré à Paris n'y sont venus que pour se faire exploiter comme cela se pratique aux Etats-Unis en général et au Canada, dans les villes d'eau du bas du fleuve en particulier.

Mais ce vol officiel qui se montre au grand jour n'est pas le seul ; il y a aussi d'autres voleurs qui vous guettent partout cherchant à vous soulager du poids de votre portefeuille, de votre montre, de vos bijoux et, au besoin, tout simplement de votre mouchoir ou de votre parapluie.

Il y actuellement vingt-cinq mille pickpockets anglais, les plus habiles du globe, qui, de préférence à la campagne de l'Afrique australe, ont choisi Paris pour champ de bataille. Plus d'un succombe en chemin, témoins ces deux ou trois douzaines de filous qui se sont vu condamnés dernièrement à cinq ou six ans de prison chacun, mais cela n'arrête pas les autres car tous appartiennent à des associations puissantes et savent qu'en cas de malheur on aura soin de leurs familles et de leurs petits.

Et notez que ces gaillards s'attaquent surtout aux Anglais honnêtes qu'ils savent riches et un peu distraits.

Ces gens-là n'ont pas de patriotisme.

Les Américains et les Allemands leur font aussi une rude concurrence et ne laissent guère que des miettes à glaner aux pauvres voleurs français.

Quoi qu'il en soit et malgré les racontars des touristes plumés, la réputation de Paris n'en sera pas atteinte car, tout homme de bonne foi sait bien que Paris de l'exposition n'est pas le vrai Paris honnête, bon, dur au travail et plein d'urbanité pour les étrangers.

* * * Tous les trois ou quatre ans on voit apparaître, vers le printemps, un nouveau guérisseur qui vient nous annoncer qu'il a reçu du ciel le don spécial de soulager l'humanité souffrante et, la petite fille à la plume, de Sainte-Cunégonde, commençant à voir son étoile pâlir et les clients oublier le chemin de sa manufacture de guérisons, voici qu'un type vient de fonder un autre atelier d'exploitation de la bêtise humaine.

L'annonce qu'il publie dans les journaux est très explicite :

Guérisseur.—Je certifie que j'ai les capacités d'arrêter le sang de n'importe quelle manière. Pour la toux, j'ai des remèdes efficaces, pour la digestion, les maux d'estomac, j'ai un remède qui vous guérira en peu de temps ; pour le battement de cœur, étourdissements, brûlures, faiblesse, choléra, constipation. Si une de ces maladies vous fait souffrir, adressez-vous à... Pour le sang, vous n'avez qu'à téléphoner ou télégraphier, et vous serez guéri immédiatement, sans aller vous voir.

Remarquez que "pour le sang, vous n'avez qu'à téléphoner ou télégraphier, et vous serez guéri immédiatement, sans aller vous voir." Ce style ambigu, sybillin, ne me dit rien qui vaille, mais il est très possible, en effet, qu'un malade soit complètement guéri et pour toujours, par l'effet tout naturel de la perte de sang, avant qu'on soit parvenu à téléphoner ou à télégraphier au guérisseur susdit.

Comme cet individu peut devenir un danger public, je conseillerais au Dr Laberge, l'excellent chef du bureau d'hygiène de Montréal d'aller le trouver, de lui

inoculer devant témoins le microbe du choléra asiatique, et de le laisser à ses propres remèdes.

S'il est de bonne foi, le charlatan ne peut avoir des objections à cette inoculation.

Guérisseur, guéris-toi toi-même !

** *Mistress Mooney* à qui la hache de l'assassin Dubé a donné le droit de porter un gracieux bonnet de veuve, va être logée, vêtue, nourrie et blanchie pendant six mois à nos dépens.

C'est une faible récompense de ses vertus et le seul témoignage, hélas ! que la justice pouvait lui rendre puisque les jurés, ses pairs, ont cru devoir lui décerner un certificat d'innocence dans les circonstances que vous savez.

Cette veuve Mooney, lors du procès de son complice, est subitement devenue muette comme un poisson, quand on l'a interrogée, en disant qu'elle craignait de s'incriminer.

Elle a même poussé l'amour du silence, au point de ne pas répondre aux questions les plus simples :

— Vous êtes madame Mooney ?

— Connaissez-vous le prisonnier ?

— Avez-vous été mariée ?

— Croyez-vous en Dieu ?

Rien, toujours rien, pas un mot, pas un signe, et cela, deux heures durant, jusqu'à ce que enfin la cour ait ordonné de reconduire cette femme en prison, pour y réfléchir ; mais le lendemain et les jours suivants elle s'obstina dans son silence et, Dubé ayant été condamné à mort, il ne restait qu'à prononcer contre la muette volontaire, une sentence pour mépris de cour.

Elle a écouté les remarques du juge, le sourire aux lèvres et, après sa condamnation, la prisonnière s'est retirée calme, légère, comme la plume au vent et regardant la foule d'un petit air moqueur.

En voilà une à qui on ne peut pas reprocher d'être bavarde.

** Les journaux américains sont remplis de détails au sujet d'un mariage " somptueux " qui vient d'avoir lieu à New-York.

Somptueux est l'adjectif employé à dessin, parce qu'il est beaucoup plus relevé, plus *select*, que celui de " fashionable " dont on abuse au Canada.

" Mariage fashionable " est devenu un titre par trop commun, qui ne s'applique guère qu'aux conjoints qui n'ont pas le sou, tandis que somptueux me semble une innovation ayant un sens, une valeur, signifiant qu'il s'agit de gens cossus, très cossus, se servant d'énormes pelles pour remuer les tas d'or qu'ils ont acquis d'une manière plus ou moins légitime, ce qui ne nous regarde pas, du reste, puisqu'il s'agit d'Américains inconnus.

Miss Clark vient donc d'épouser le Dr Morris et voici en quoi leur mariage a été somptueux.

Le père de la mariée est ou plutôt était sénateur du Montana, mais il vient d'être privé de son siège pour cause de corruption ; ce qui prouve déjà un certain degré de somptuosité. Les présents offerts à la jeune épouse sont évalués à plus de cent mille piastres. Les décorations seules de l'église ont coûté trois ou quatre cent mille piastres ; jamais on n'avait vu encore pareille profusion de fleurs. Si vous ne trouvez pas cela vraiment somptueux, vous êtes difficile : mais voici le comble du somptueux.

Papa Clark, le sénateur dégoûté pour cause de corruption, a déposé dans la corbeille de noces de sa fille, quatre millions en or, plus des titres de propriétés pour la valeur de dix millions.

L'histoire ne dit pas ce qu'il a fait de son diplôme de corruption.

Pour vous donner une idée de ce que c'est que quatorze millions, comptez les, une piastre par seconde, dix heures par jour pendant trois cents jours par an,

— il faut bien se reposer les dimanches et fêtes—eh bien, cela vous prendra près d'un an et demi.

Voilà du somptueux ! !

** Montréal va posséder un four crématoire où les citoyens de notre ville pourront faire brûler leurs belles-mères et leurs beaux-pères—après leur mort naturelle—et éviter ainsi des frais d'enterrement et d'achat de terrain au cimetière.

C'est une bien belle idée, pas tout à fait neuve, mais ne croyez-vous pas que les \$10,000 laissés par un riche Montréalais dans ce but, n'auraient pas été mieux employés à fonder un four économique pour nourrir les pauvres à bon marché ?

En fait de four, le dernier cité est encore le meilleur.

** Il y a des gens qui ont une prédilection marquée pour les noms en *a*.

Un brave homme vient de donner à sa fillette les noms de baptême suivants : Téphirira, Eliana, Azilda, Marianna, Antonia, Clothilda, Maria.

Si le ciel le gratifie d'une seconde fille je lui conseil-lerai de la nommer tout simplement ; Anna Nana.

C'est euphonique et cela ne prend que deux lettres de l'alphabet.

LÉON LEDIEU.

De notre correspondant de Paris

CHRONIQUE PARISIENNE

A l'aurore du siècle nouveau, le génie français a voulu ouvrir toute grande la porte, si finement ciselée et si magnifiquement belle, du palais de l'Industrie française.

Et de partout, on vient admirer l'Exposition universelle de Paris.

Comme c'est là le grand sujet parisien, par excellence, nous en parlerons aujourd'hui et bien souvent encore.

* *

J'ai visité l'Exposition, non pas en Anglais qui va, sa carte de l'Exposition à la main, en suivant l'itinéraire Cook, mais en Parisien qui marche au hasard et entre de même dans les pavillons qui l'attirent.

Mais d'abord, je veux remercier ici le très aimable secrétaire général de l'Exposition, M. Chardon, qui a bien voulu accorder d'exceptionnelles faveurs au correspondant parisien du MONDE ILLUSTRÉ de Montréal ; M. Chardon, qui aime notre pays, a saisi cette occasion pour montrer sa sympathie au plus français des journaux du Canada. Et le MONDE ILLUSTRÉ l'en remercie.

* *

Par la porte monumentale, si belle avec son artistique architecture et ses bas-reliefs représentant le labeur et les efforts de travail du siècle, je suis entré, parcourant d'abord le jardin, orné de fleurs et de statues, qui s'étend jusqu'aux palais.

En passant à côté des choses splendides, féeriques, nous arrivons au point noir de l'Exposition. Car, c'est hélas ! de ce nom qu'on peut appeler l'ironique et lamentable *Pavillon Canadien*. De canadien, il n'a que le nom. Je sais bien que nous n'avons pas, au Canada, d'architecture nationale, mais au moins nous avons une manière de faire un peu particulière, et nous eussions vu avec plaisir notre Pavillon Canadien être une réduction du Parlement d'Ottawa ou n'importe quel autre édifice canadien.

Mais pourquoi nous construire quelque chose sans aucun caractère, dépourvu de toute esthétique, quelque chose dont un bout de toit rappelle un maigre et lointain capitole !... mais je blasphème en disant le mot capitole, et je me rétracte.

Rencontrant l'autre jour M. J.-X. Perreault, je lui disais ce que tous, Canadiens, nous nous disons entre nous, et lui de me répondre :

" J'avoue que c'est horrible, épouvantable, que notre pauvre pavillon ! mais nous n'y sommes pour rien. C'est de Londres que sont partis les ordres de

construction, et c'est uniquement Londres qui nous a affligés de cela. Croyez bien que j'en suis désolé..."

Désolé, M. Perreault n'est pas le seul à l'être. Je pense que tous les Canadiens le sont également.

Oui, l'édifice fait et construit par nos maîtres les Anglais est d'un pitoyable aspect, à côté des artistiques pavillons de tous les autres pays et des merveilleuses choses françaises.

J'ai entendu dire ceci entre Français :

" Nos frères canadiens sont venus montrer à Paris une bien lamentable construction. Si les principaux édifices canadiens ressemblent à cette *cabane*, ça ne doit pas être brillamment beau là-bas ! Ou bien, se sont-ils ruinés à envoyer leurs soldats se battre contre les Boers ?—Tout de même, je n'aurais jamais cru que les Canadiens iraient combattre, au seul profit de l'Angleterre, un brave peuple qui ne demande que sa liberté..."

Et je vous fais grâce du reste. Bien vraiment, ces remarques sur nous étaient plus justes que flatteuses !

La presse parisienne, qui est charitable, à bien voulu nous passer sous silence. Et grâce à ce procédé discret, nous éviterons un peu de cruelles railleries.

Après vous avoir parlé du hideux pavillon—peint en jaune !—j'aurais voulu en décrire l'intérieur et dire quelque chose sur les produits que nos commissaires vont étaler sous les yeux de l'univers ; mais, on est encore à déballer. Quand tout sera installé et mis en place, nous pourrons alors aller voir l'"Exposition Canadienne."

Il importe au visiteur canadien, à Paris, de savoir quelles sont les choses les plus intéressantes à voir, de même qu'il est utile qu'il sache que certaines entreprises particulières ne valent pas une visite coûtant du temps et de l'argent, sans donner le moindre plaisir.

Ainsi, le *panorama Transatlantique de l'Algérie* ne vaut pas le temps qu'on va y perdre avec le prix de l'entrée.

Par contre, tout à côté est un *Café de Venise*. Ce Café de Venise est construit comme ceux de la Reine des Eaux. En passant par de belles salles ornées de jolies peintures d'un beau coloris, nous allons prendre un bock sur la piazza où des Vénitiennes aux brillants costumes viennent jeter du pain et des fleurs à des centaines de colombes et de pigeons qui n'ont pas peur des visiteurs. Un orchestre joue des airs italiens. Et cette musique et ce spectacle nous transportent dans la patrie de Mignon.—Car, autour de la piazza et du café, on voit de réels canaux (les rues de Venise) où passent des gondoles qui promènent les visiteurs dans cette Venise de rêves. Mais l'illusion que ce spectacle donne est vraiment agréable. Ce sont de vrais Vénitiens qui, sur l'escalier de pierre de la piazza, vous demandent : " Une promenade en gondole, signor ? " —Et le " signor " en gondole, longeant les maisons et les hôtels semblables à ceux que l'on voit à Venise, se persuade qu'il est réellement sous le ciel d'Italie.

* *

Si vous voulez faire agréablement le tour du Champ de Mars, (c'est-à-dire de la moitié de l'Exposition), montez sur le trottoir roulant qui, pour dix sous vous promène autour de l'Exposition.

Mais pour mieux tout embrasser d'un seul coup d'œil, il faut prendre le bateau-mouche qui va à Auteuil. Pour deux sous, vous allez et pour la même somme vous revenez.

Vous pouvez, d'ailleurs, prendre un bateau au pont de la Concorde—là où commence l'Exposition—et aller jusqu'au pont de Grenelle—là où elle finit, et revenir par la même voie. Cette promenade est de toute beauté ; elle offre un ensemble féerique.

On croirait traverser une ville de conte de fée. Vous avez lu ces contes merveilleux ou l'on décrit des choses fantastiquement belles, eh bien ! vous pensez à cela, ce sont ces choses qu'évoquent, en vous, les palais étrangers et français qui bordent la Seine. Aucune expression ne saurait rendre la vision de beauté que ce spectacle nous offre.

Il n'y a qu'à Paris où l'on puisse voir l'Art monter si haut vers l'Idéal.

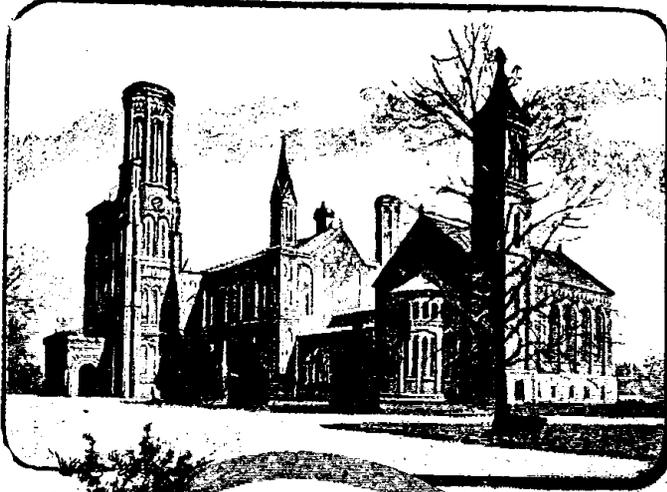
RODOLPHE BRUNET.

A TRAVERS LES ETATS-UNIS

LA VILLE DE WASHINGTON

II

Une impression bien curieuse que reçoit le voyageur européen en visitant le Capitole durant les vacances parlementaires, c'est, à travers ces immenses salles vides, de ne pas penser à leurs hôtes



active et célèbre. Nous ne savons qui vient s'asseoir là, quelle figure ont ces politiciens d'outre-mer qui ne nous sont rien ; nous les ignorons, nous ne savons rien d'eux, nous ne les connaissons pas et, à juger des apparences, nous ne perdons pas grand'chose, car les politiciens d'outre-mer sont peu considérés ; ils sont pour l'ordinaire le rebut de la culture, de l'industrie et du commerce ; ils sont les incapables, ceux qui ne savent ou ne veulent vivre de leur travail.

La politique est pour eux avant tout alimentaire ; c'est une *business* qui a ses courtiers, intermédiaires véreux entre le *congressman* et les grandes compagnies qui payent un vote très cher. Ces courtiers sont les *Coblyists* ou gens de couloirs. Ce sont eux qui emplissent, pendant la saison, ces splendides corridors et halls du Capitole.

Tout ce monde-là nous échappe, nous est étranger et inconnu. En visitant les salles du Parlement, l'évocation concrète d'une séance ne se forme pas sur l'écran de notre imagination, qui conserve seulement l'image d'une salle vide et morte comme une Chambre historique.

* * *

L'impression s'anime au contraire et se concrétise à la Maison Blanche, parce que la Presse européenne s'est préoccupée du nouveau Président des Etats-Unis, a donné son image et nous l'a fait un tantinet connaître. C'est même ce que nous savons de plus clair dans la

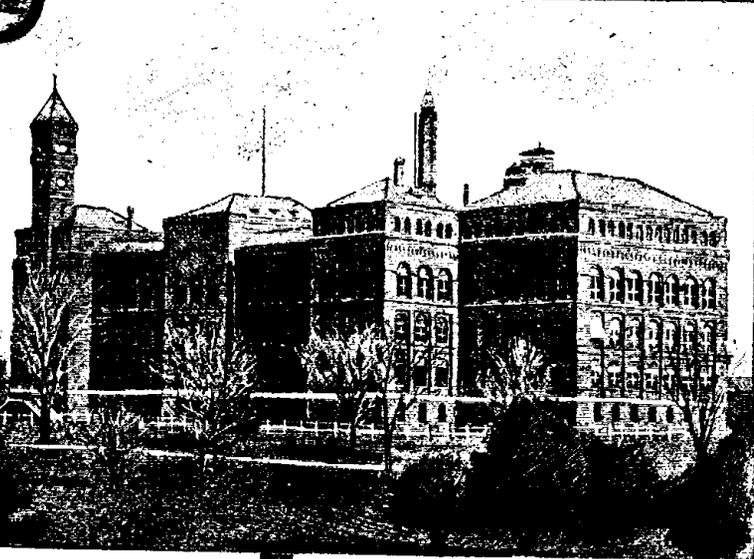
politique de ce curieux et lointain pays.

La Maison Blanche, c'est l'Elysée d'outre-mer, la résidence du Président de la République. Le nom officiel de la Maison exécutive. Ce fut la première construction qui fut faite.

Dès que le Congrès eut déterminé l'emplacement de la future capitale, on y installa aussitôt le président. Sa maison eut d'abord la simplicité républicaine. Depuis, — car les plus farouches principes fléchissent sous les concessions, — les ornements se sont peu à peu multipliés.

Aujourd'hui c'est un palais de luxe modéré, avec portique ionien d'un côté, rotonde de l'autre, un seul étage, onze fenêtres de façade, une balustrade masquant le toit.

Un joli jardin très vert l'entoure. On y visite une belle et longue serre. L'intérieur est cossu, intime, sans majesté ; le salon Est, le salon vert, le salon bleu, le salon rouge sont élégants sans faste. La salle à manger officielle est immense ; il y a une salle à manger de famille. La bibliothèque est celle d'un estimable château de province. Le cabinet du Président est d'une simplicité louable, une grande table, des fauteuils de velours frappé, des sièges en bois as-



L'Université scientifique.—Statue équestre de Washington.—L'imprimerie.—Avenue de Pennsylvanie.—L'obélisque de Washington

habituels et de s'imaginer que ce palais est un souvenir grandiose du passé.

Pour nous, Français, l'éloignement dans l'espace équivaut à l'éloignement dans le temps. Racine a mis au théâtre l'histoire de Bajazet, bien qu'il fût son contemporain, parce que la distance de Paris à Constantinople valait des années.

En France en particulier, ni les langues étrangères ni les histoires des autres peuples ne sont fort familières. Il n'y a pas un pays plus égoïste que le nôtre ; nous nous suffisons à nous-mêmes, nous vivons chez nous, nous voyageons peu et près, nous commençons à coloniser à grand'peine, et nous ignorons la politique extérieure sauf dans la mesure où il va de notre intérêt direct de la connaître.

Le Sénat et la Chambre des Américains n'offrent rien à nos esprits de précis



soupli, et une pendule de marbre comme on en met dans les administrations, en constitue tout l'ameublement. La chambre à coucher officielle, pour les hôtes, ne dépasse pas le luxe d'une belle chambre d'excellent hôtel.

Il n'y a à la porte ni sentinelle, ni guérite. Le jardin n'est pas clos. Le Président habite à même la rue, sous la protection de son peuple, et toujours à sa disposition.

Trois jours par semaine, de dix heures à une heure, quiconque veut, peut faire passer sa carte au chef d'Etat. On se sent au milieu d'une vraie démocratie.

* *

Washington est une des rares villes américaines dont la visite offre un intérêt, car, en général, ces cités bruyantes, tumultueuses, jeunes, deux ou trois fois refaites, n'ont pas de passé, et ont assez à faire de forger leur avenir. Mais à Washington, tout est dessiné et construit en vue de la beauté extérieure et de l'aspect visible. L'animation est surtout dans l'avenue de Pennsylvanie, sillonnée de tramways et bordée de constructions élégantes.

Les autres quartiers n'en manquent pas, car cette cité est particulièrement monumentale. Les Ministères, le Trésor, la Grande Poste, le *Pension Office*, bureau des pensions militaires, avec un curieux hall en style corinthien, haut de six étages, la Bibliothèque, énorme édifice dans le style de la Renaissance italienne, l'Imprimerie Nationale, la *Smithsonian Institution*, ou université scientifique dont l'architecture est un bizarre amalgame de byzantin et de gothique, le Musée National, la Galerie Artistique Corcoran, les théâtres, hôpitaux, écoles, l'hospice d'aliénés : voilà un rapide aperçu des étapes que peut parcourir le touriste dans sa ronde circulaire, en quittant le Riggs House, sa demeure.

Ajoutons que le méridien des Etats-Unis passe à l'observatoire de Washington. On voit aussi les ruines de la maison de Van Ness, bienfaiteur des noirs. Les nègres racontent qu'à chaque anniversaire de sa mort, ses six chevaux blancs favoris galopent autour de son ancienne habitation ; mais ils sont sans têtes.

Beaucoup de parcs, de squares. C'est comme une ville de plaisance.

Partout se dressent des statues, des socles, des monuments ; c'est un immense musée de gloires : groupe en bronze de l'Emancipation, monument compliqué de Lincoln, statues du général Nathaniel Greene, de John Arnhuis, de M'pherson, de l'amiral Ferragut, des généraux Thomas Scott, statue équestre de Washington, un superbe monument commémoratif de LaFayette, par Falguière et Mercié. Autour du piédestal qui supporte le "général continental" sont groupés Rochambeau et Duportail, d'Estaing et de Grasse. Une femme à genoux, symbolisant l'Amérique, tend une épée à LaFayette.

Les guides américains, qui disent le prix de tout, et pour qui la valeur artistique ne diffère pas des autres valeurs, nous apprennent que ce monument a été payé 250,000 francs.

Non loin de là est la statue équestre du général André Jackson. Autour du piédestal, sur leurs affûts sont braqués quatre canons qu'il a pris. Les autres ont servi à la fonte de son effigie.

Le Monument de Washington est une des curiosités de la ville. C'est un obélisque qui s'élance d'un temple à colonnades, jusqu'à une hauteur de 150 mètres : c'est la plus haute maçonnerie qui soit ; les Américains n'ont pas cédé le record de l'altitude même devant la Tour Eiffel, qui est en fer.

A l'obélisque de Washington, il y a un concierge, et ici la farce légendaire du provincial naïf qu'on adresse à Paris au concierge de l'Obélisque n'a plus sa raison d'être. Car celui-ci est creux, éclairé à l'électricité et pourvu d'un ascenseur pour jouir du panorama à son sommet : l'ascension dure sept minutes. L'escalier parallèle à la cage compte 900 marches. La vue s'étend d'un côté sur le cours du Potomac et vers les monts Bleus, de l'autre sur la ville étagée en amphithéâtre et adossée contre le cirque des collines, toute vêtue de verdure envahissante.

L'arsenal de la marine est un des plus beaux qui existent. Une colonne rostrale s'élève au milieu de sa grande cour en mémoire d'une victoire sur les Anglais, ceux-ci tâchèrent de la détruire. On voit encore les coups d'épée dont ils l'ont frappée. Les Américains n'ont pas effacé ces brèches, mais ils ont gravé au-dessus cette simple phrase : Mutilé par les Anglais en 1812.

Le Musée Ethnologique contient des pièces assez curieuses. J'en vois encore deux ou trois typiques, des momies péruviennes qui sont chaussées de bottes, des peaux humaines tatouées figurant des scènes compliquées, une danseuse et un marin, un trophée de drapeaux.

Il y a une pièce anatomique japonaise qui est étonnante, un thorax en bois sculpté et peint ; il est ouvert ; l'intérieur ne saurait être mieux comparé qu'à une armoire coupée en son milieu par une planche et divisée en deux compartiments.

Dans le haut, deux viscères rouges simulent sans doute le cœur et le foie ou l'estomac ; dans les deux compartiments du dessous, deux rouleaux isolés et parallèles, semblables à des tours de boudins, représentent l'intestin sous cette forme de palets empilés. C'est un document curieux pour préciser l'idée que les Japonais se sont faite de l'intérieur du corps humain, et pour marquer où en était à cette date les présomptions anatomiques, la dissection étant réputée sacrilège et prohibée.

* *

Les alentours de Washington sont agréables, et le site a été admirablement bien choisi.

Le Grand Park, les collines boisées, les caractères du Potomac, l'île Analostrand, le camp militaire, le grand pont Cabin John, sur une vallée profonde et touffue, le cimetière militaire, la petite ville voisine d'Alexandria sont des buts de promenades.

Le principal est Mont-Vernon, la résidence du grand Washington, à seize milles en aval de la ville.

Elle a été achetée et elle est entretenue aux frais d'une patriotique association de femmes, les dames de Mont-Vernon. On y voit le monumental tombeau du grand général, et sa maison, précédée d'un péristyle dans toute sa largeur.

Le culte du glorieux libérateur est profondément entré dans les esprits sur toute la surface des Etats-Unis ; la ville de Washington en est pour ainsi dire le sanctuaire. Ce ne sont que statues, tableaux, souvenirs, monuments commémoratifs. On dirait que pas une génération, pas une corporation n'a voulu passer sur cette terre sans laisser un témoignage durable pour l'héroïque et intègre général qui ne désespéra pas, même aux plus mauvais jours, de l'indépendance de sa Patrie.

La maison de Mont-Vernon est devenue un musée, dont le pieux pèlerinage complète la visite qu'il faut faire, à Philadelphie, au Hall de l'indépendance. Dans le vestibule, est pendue une clef de la Bastille dont LaFayette fit présent à Washington comme d'un trophée de liberté.

Dans le Music Room, on voit la flûte du grand homme et la harpe qu'il donna à sa fille adoptive Nelly Custis. Les visiteurs l'ont lacérée de coups de canif pour emporter un souvenir.

Le Banqueting Hall contient le beau portrait équestre du généralissime par Rembrandt Peale, sans parler de ses lunettes et de son bol à punch. Il y a aussi une reproduction fidèle de la Bastille taillée dans une de ces pierres.

Dans le salon ouest, il faut signaler un fauteuil xvii^e siècle apporté là par le petit-fils de La Fayette, et qui provient du château de Chavignac, Auvergne, où est né celui que les Américains appellent toujours le Gallant Français, et dont on visite ici la chambre où il coucha quand il vint à Mont-Vernon.

La chambre mortuaire de Washington est demeurée en l'état. L'entretien de chacune de ces salles a été confié par l'Association des dames à l'un des Etats de la Confédération. La chambre mortuaire appartient à l'Etat de Virginie, où le grand homme naquit.

On voit aussi la chambre où mourut M^{me} Washington, sous le toit, une pièce mansardée. Si on s'étonne

qu'elle ne se soit pas éteinte dans la chambre conjugale, c'est qu'il était d'usage de laisser inhabitée pendant deux ans la pièce où le mari était mort. L'épouse quitta la vie à son tour avant le délai.

On vient en ville avec une ample moisson de souvenirs et d'émotions, au sortir de cette retraite où plane encore l'ombre du plus grand et du plus noble des patriotes.

Le soir tombe ; les grandes avenues plantées d'arbres s'étalent en étoile autour du Capitole, tandis qu'au ras de l'horizon lointain, le soleil couchant étale des bandes d'or sur des fonds mauves et violets. Sous le pavé, entre les rails des tramways, on entend le bruit continu du câble funiculaire qui court sans trêve ; les gamins s'amuse à jeter par la fente des papiers qui sont aussitôt emportés avec vitesse.

Dans le silence du soir, la grande et belle ville se prélassa parmi les richesses architecturales des larges voies ; la pensée se reporte à la période agitée et dramatique qu'évoque le nom de Washington : et à cent ans de distance, ce calme reposé et glorieux apparaît comme la félicité de la victoire chèrement gagnée au prix des luttes héroïques pour la Justice et pour la Liberté.

LÉO CLARETIE.

NOTRE FÊTE NATIONALE AU MANITOBA

Nous devons féliciter bien sincèrement le Rév. Père Blais qui vient d'obtenir du Pacifique Canadien un train d'excursion de la province de Québec pour tous nos compatriotes qui voudront prendre part à la célébration de notre fête nationale à Saint-Boniface, le 24 juin prochain. Le prix de passage, aller et retour, n'étant que de vingt-huit piastres, l'on espère voir un grand nombre de nos compatriotes profiter de cette occasion.

Cette démonstration nationale sera la plus importante qui aura jamais eu lieu dans la ville métropolitaine de la race française au Manitoba ; cette démonstration n'aura peut-être pas la splendeur des fêtes patriotiques des grandes villes de l'est, mais on pourra y sentir le même amour du nom canadien-français, la même foi inébranlable dans l'avenir glorieux de notre race, la même ardeur dans le travail de l'agrandissement de notre influence, le même attachement, sérieux et constant, aux principes catholiques qui ont été depuis notre enfance la sauvegarde de notre nationalité.

Un congrès s'occupera spécialement de la colonisation et de l'immigration dans nos plaines fertiles. Nos pères de là-bas ne veulent pas travailler au dépeuplement de la province de Québec, au profit de la nôtre ; ils ne demandent que l'excédant, ils veulent enrayer le mouvement d'émigration vers les Etats-Unis ; ils veulent convaincre nos compatriotes que là, mieux que chez le voisin, ils trouveront une existence heureuse et facile, en même temps que des cœurs battant à l'unisson des leurs, des frères parlant la même langue, ayant le même sang, les mêmes désirs, les mêmes aspirations.

Des excursions seront aussi organisées des centres français des Etats-Unis.

C'est là une des hontes de notre grand dix-neuvième siècle : le nombre des méchants que les obstacles ne peuvent décourager ni vaincre est infini, tandis que le nombre de ceux qui luttent pour le bien est infini. — L'abbé J. OLIVE.

Extrait de l'album d'un musicien grincheux : " Les femmes sont comme des signes de musique : il y en a de " rondes, de blanches, de noires " ; on trouve aussi parmi elles des " croches et même des doubles croches " ; presque toutes poussent des " soupirs " , mais on en trouve peu qui observent le " silence ! " — JULES TURGIS.

PETITES VOIX

Bruits clairs des chemins perdus,
Trilles sortant des ramures,
Sons perlés, gnetils murmures
Des frais ruisseaux épanchés.

Chants, chansons et chansonnettes,
En "mineur", en "crescendo,"
Sonnet, poème ou rondeau
Des pinsons et des rainettes.

Grincements doux et rythmés
D'un vieil érable ou d'un orme,
D'un sapin, d'un hêtre énorme,
Composant des bouts-rimés.

Gazouillement, gazouillis
Qui monte, descend ou passe
Dans les bois ou dans l'espace,
Dans l'azur ou les taillis.

Cris de lutin noctambule,
Dont le cœur jeune et vibrant
Dans l'air odoriférant,
Tressaille et tintinnabule.

Rien que laisse, en son sillon,
La coombe ou l'hirondelle,
Vol léger battement d'aile,
Qu'apothéose un rayon.

Echo lointain, que la plaine
Rejette délicieusement,
Et qui nous parle des cieux,
Dont notre âme est toute pleine.

ABEL LETALLE.

LES GRANDS COMPOSITEURS MODERNES

BEETHOVEN



Ludwig von Beethoven naquit le 15 décembre 1770 à Bonn (Allemagne), où son père était ténor de la chapelle du prince électeur Maximilien-Frédéric. Le sens musical se révéla chez Ludwig avec une intensité extraordinaire dès qu'il put avoir une perception nette des sons et recevoir des objets environnants une impression distincte. Il venait à

peine d'atteindre sa septième année que son père, reconnaissant qu'il n'avait plus rien à lui apprendre, le remettait aux soins de Von der Eden, organiste de la cour, le premier claveciniste de Bonn. Pianiste de 11 ans, Beethoven étonnait déjà par sa maîtrise d'exécution.

L'ardeur de créer, qu'il avait eu tant de peine à réfréner pendant 3 années d'études sérieuses, l'aiguillonna alors plus impérieusement. Il laissa son imagination parler et fit des variations sur une marche ; trois sonates, plusieurs cantates furent publiées à Manheim. En 1790, il obtint, à Vienne, un merveilleux succès d'improvisation sur un thème original qu'avait tracé Mozart.

L'électeur l'appela à la succession de Neefer et lui accorda en même temps que le titre d'organiste de la cour, un congé d'une année pour qu'il pût se rendre à Vienne y terminer, aux frais de l'Etat, ses études sous la direction de Haydn. C'est à Vienne qu'il écrivit ses célèbres quatuors pour instruments à archets et créa dix chefs-d'œuvre, l'opéra de *Fidelio*, *Le Christ au mont des Oliviers*, et ses principales *Symphonies*.

Parvenu à un haut point de gloire, il devint complètement sourd ; c'était après de longues années d'un affaiblissement graduel de l'organe de l'ouïe. A l'âge vinrent s'ajouter d'autres souffrances.

L'hydropisie s'annonça. Le mal empira vers la fin de 1826, et, l'année suivante, le 26 mars, Beethoven s'éteignit, léguant sa modeste fortune à son neveu bien-aimé, Karl von Beethoven. Le grand artiste laissait derrière lui : 8 symphonies à grand orchestre, une messe en ut à quatre voix, chœur et symphonie, *Armide*, *Adéaïde*, cantates ; les ouvertures de *Coriolan*, les *Ruines d'Athènes*, la *Dédicace du Temple*, etc.

PAGES CANADIENNES

1845

LES PREMIERS PETITS BAS

Guillaume Lévesque, avocat. Fut condamné à mort pour avoir pris part au mouvement insurrectionnel de 1838, mais il fut gracié à cause de son jeune âge (il avait alors 19 ans.) Il passa en France où il fut quelque temps employé au ministère des affaires étrangères puis revint au pays et fut nommé traducteur français à l'assemblée législative. Il a laissé plusieurs écrits. Il est mort à Québec en 1855 à l'âge de 36 ans. (Note extraite du "Répertoire National," vol. 3.)

DE L'HABITUDE DE SALUER LES PASSANTS

Comme les autres peuples, le Canadien se peint dans ses manières. Entre autres, l'habitude de saluer les passants, si fidèlement observée dans nos campagnes, frappe les étrangers au seuil même de notre pays. Parcourez le Canada français d'un bout à l'autre, qui que vous soyez, il vous semblera que tous vous connaissent ; uniformément chaque personne que vous rencontrez ôtera son chapeau en signe de respect et d'amitié, et vous apercevrez sur la figure de l'inconnu et du voyageur qui passe près de vous l'expression de la bienveillance. Vous serez vous-mêmes forcé, après quelque temps, de convenir que vous passeriez pour un homme mal élevé, si vous n'en faisiez autant et si, conformément à l'usage reçu, vous n'étiez le premier à saluer les femmes ; vous verrez aussi que cette coutume est universelle, commune à tous et réciproque aux grands et aux petits, aux riches et aux pauvres, à la vieillesse et au jeune âge.

Cet échange d'égards et de civilités qui paraît particulier à notre pays, ce salut si futile en apparence et si peu réfléchi, exprime cependant une des pensées les plus profondes, un des plus nobles sentiments qui puissent animer un peuple. Les grandes pensées viennent du cœur, dit Vauvenargues, et que dit le cœur ? les hommes sont tous frères et tous égaux. Voilà la pensée qui engage le Canadien à saluer son compatriote et l'étranger, l'inconnu et l'ami, à ôter son chapeau lorsque passe le riche ou l'indigent. Il fait ce que son cœur lui dit, ce que son âme lui inspire...

Cet usage indique aussi la persuasion de l'égalité entre tous les hommes, c'est une protestation de chaque instant, de tout un peuple, contre ces distinctions sociales qui s'établissent au hasard, qui attribuent aveuglément, aux uns la fortune et la considération, aux autres le mépris et la misère ; et cette idée de l'égalité est commune à tous les Canadiens aussi bien que l'estime qu'ils ont pour toute personne, en quelque position qu'elle se trouve placée...

Cette habitude de saluer tout le monde indistinctement a encore sa source dans un sentiment religieux et appartient à la plus haute philosophie. L'homme est sur cette terre celui de tous les êtres qui se rapproche le plus de la divinité. Il a été créé à son image et son âme est le souffle de Dieu. Si sa nature est tellement élevée, si la meilleure partie de lui-même a une origine aussi sublime, ne mérite-t-il pas tous les égards ? n'est-il pas digne de tous les respects ? et honorer l'humanité, honorer l'homme, n'est-ce pas rendre hommage à son créateur ? En effet l'esprit de Dieu est partout vivant dans l'humanité ; chez le bon et le méchant, chez le grand et le petit, chez l'enfant nouvellement mis sur la terre, chez le vieillard prêt à remonter vers son auteur, chez la femme qui plus souvent que nous, pense à Dieu, et s'élève davantage vers lui en l'adorant avec plus de ferveur. Il semble donc que tous les hommes, quels qu'ils soient, ont droit à notre respect.

GUILLAUME LÉVESQUE.

Les révolutions sont comme les canons qui reculent après que le coup est parti.—L'abbé DE PRAET.

Quiconque excède ses forces les détruit.—GEORGES BOUSQUET.

Mademoiselle Antoinette vient de prendre ses quatre mois, c'est une grande fille déjà. Ronde et dure comme un gland, rose et blanche, avec de grands yeux bleu parvenche que recouvrent de longs cils châtain, la menotte potelée avec ses gros plis de graisse aux jointures et ses petits ongles nacré de perle, ma fille est à croquer. Moi, je le vois et le pense, mais sa mère, c'est bien autre chose. Il n'y a pas une voisine où elle n'ait exhibé l'enfant et fait admirer les adorables fossettes qui trouent ses joues et ses bras, son triple menton de chanoine et l'abondance de sa chevelure blonde.

Tanouchette va bientôt faire sa première quenotte. Comme elle va souffrir, la chère ! Et ce sera peut-être la mauvaise saison ; les chaleurs, c'est si traitre dit-on. Espérons toutefois ; le sort ne sera pas plus cruel pour la Titite que pour sa maman qui a fait ses criques en été.

Ou la mère a passé passera bien l'enfant !

Dimanche on lui a ôté ses langes, on l'a mise en robe courte, histoire de bien rire, de lui manger la joues, de l'entendre gazouiller, et pour le papa de la percher haut sur son épaule. Comme elle souriait, comme elle regardait attentivement ces cent brimborions aux couleurs délicates que la main des mères sait si bien amasser dans la chambre à coucher et dont le chatoyement captive l'œil ! Le soleil était complice, il dorait tout. Comme elle s'est amusée, la petite loutre, et comme nous l'avons dévorée !

En la promenant, j'ai constaté du nouveau. Je passe d'ordinaire ma main sous ses langes et je presse, je caresse, je réchauffe ses chers petons. Aujourd'hui, ce n'est plus cela ! Des bas, des petoches de laine blanche et rouge, retenus au-dessus de la cheville par une boucle de ruban !

Et des tiges longues comme le doigt et qui atteignent le genou ! Mademoiselle Tanouchette, vous ne voulez donc plus que l'on joue avec vos pattes ! Nous allons bien voir !

Et j'enlève les chaussettes, et je les examine, et je reconnais l'œuvre de la maman à la régularité du tricot, à la disposition des couleurs, au goût qui s'accuse dans ce petit travail.

C'est donc ça, madame sa mère, que tu as toujours quelque chose à cacher dans ton panier à ouvrage quand j'arrive ! Tu chausais donc notre fillette ? Mais n'as-tu plus les bas du petit frère ? Tu en avais bien une douzaine, il me semble, dans le temps.

—Oui, mais j'aime mieux en faire d'autres.

—Pourquoi, mon amie ?

—Bien, vois-tu, ceux-ci ne sont plus à la mode, et puis... les couleurs des autres sont fanées, et puis... il était plus maigre qu'elle.

Une larme qui roulait lentement sur sa joue m'apprit la vraie raison. J'avais évoqué le souvenir de celui qui était parti il y a déjà treize ans, ayant à peine connu son berceau, trop jeune pour s'être pâmé sous les baisers maternels.

Je comprenais tout : ma femme ne voulait pas faire porter à la vivante les dépouilles du mort ; elle craignait qu'aux pieds de sa fille les petits bas ne se changeassent en ailes de Mercure pour l'enlever, elle aussi, dans ces régions célestes d'où l'on ne redescend plus.

Sainte superstition des femmes, qui a sa racine dans le cœur plutôt que dans leur esprit !

Ces petites pattes qui avaient commencé par nous faire rire, nous faisaient pleurer maintenant.

Le soleil était trop beau, il fallait un léger nuage et un peu de rosée...

ALPHONSE LUSIGNAN.

Extrait de *Coups d'œil et coups de plume*, paru en 1881.

PAGES ÉTRANGÈRES

POUR UNE FIANCÉE

Elle était blonde comme vous,
Celle dont les yeux fins et doux
Me laisserent l'âme blessée.
Pourtant mon cœur n'est pas jaloux
De vos bonheurs de fiancée.

Monte à ceux qu'aigrît la douleur !
Je n'ai rien d'elle qu'une fleur :
Mais, quand un couple d'amants passe,
Je dis au bon Dieu : Rendez-leur
En félicité ma disgrâce.

Bien qu'il soit de vous séparé,
Votre ami se sent désiré ;
Il est triste comme vous l'êtes,
Moi, j'ignore s'ils ont pleuré,
Les charmants yeux de violettes.

Qu'on vous aime comme j'aimais,
C'est le vœu que je me permets.
Le secret que je vous confie,
J'ai de la peine pour jamais ;
Soyez heureuse pour la vie.

SULLY-PRUDHOMME.

IMPRESSIONS DE PRINTEMPS

Nous cueillons dans "L'Illustré Soleil du Dimanche," cette charmante page du poète des prés et des bois.

A l'aube du mois de juin, Paris a de radieuses matinées et d'exquis réveils. Lorsque j'y arrive de bonne heure, les rues sont encore plongées dans une obscurité relative ; mais le ciel est bleu, l'air est tiède, le soleil flambe au sommet des toits, et à l'ouverture de chaque voie transversale, de longues traînées lumineuses raient d'une bande claire la chaussée plus sombre, de manière à faire ressortir davantage l'ombre fraîche qui emplit l'intérieur des boutiques.

Dans cette ombre veloutée, les étalages des fruitiers mettent des colorations savoureuses. Des panerées de cerises mûres y montrent leur rougeur empourprée à côté du rouge cramoisi des fraises tassées en des corbeilles d'osier ; le jaune d'or des oranges jette çà et là une note éclatante au milieu des cressons verts et des asperges violettes, couchées sur un lit d'herbe.

Le long du trottoir, des femmes poussent des voitures à bras chargées de fleurs : roses de mai, chèvrefeuilles, muguet laiteux, œillets panachés. Une pénétrante odeur de printemps s'exhale de ces floraisons amoncelées.

Haut dans le ciel, les martinets tournoient et mêlent leurs cris aigus aux voix chantantes des marchandes des quatre saisons, tandis que, sous une porte cochère, un orgue de Barbarie accompagne de sa musique nasillarde les gaietés de la rue.

L'orgue joue un vieil air de bourrée limousine :

Baissez-vous, montagnes.
Levez-vous vallons !
M'empêchez de voir
Ma mie Jeanneton...

Et cet air à la fois vif et mélancolique réveille en ma mémoire un autre chant populaire, dont les métaphores sont tout aussi hardies, une chanson de mon pays lorrain, qui célèbre les impatiences d'un amoureux à la veille de ses noces :

...Je croyais qu'il était jour,
Aussitôt je me leva.
J'mis la tête à la fenêtre,
C'était la lune qu'était là.

— Belle lune, ô belle lune,
Que n'avances-tu d'un pas !
Si j'avais mon arbalète,
Je te jetterais à bas...

La chanson lorraine est plus énergique et moins délicate que la chanson limousine, mais elles sont toutes deux passionnées.

Les chants primitifs obéissent aux mêmes lois d'é-

volution et de lente transformation que les animaux et les plantes. Ils subissent l'influence des milieux, s'altérant, se nuancant, se compliquant, selon qu'ils reçoivent plus ou moins de culture.

Nos orchidées d'Europe n'ont ni les couleurs éclatantes ni les dimensions des orchidées de l'Amérique du Sud ; mais, au fond, elles sont sœurs et offrent à l'analyse les mêmes caractères essentiels.

Tel détail de coloration, presque effacé dans le Nord, s'exagère et prend plus d'intensité sous le soleil des tropiques. On observe de semblables modifications dans les chants populaires de nos provinces de France : la donnée première est identique, mais le vêtement de la chanson change suivant les mœurs et le climat. Ces variantes sont des renseignements précieux à noter, parce qu'elles correspondent presque toujours au caractère du pays où elles se produisent.

Dans les provinces où le paysan a l'esprit religieux et enclin à la rêverie, les chansons populaires ont un accent autrement tendre et mélancolique que dans nos régions de l'Est, où la race, plus positive et plus active, a la plaisanterie rude et l'amour moins poétique. Mais, de même qu'on préfère les plats de son pays aux cuisines les plus raffinées, si sauvages qu'elles soient, les chansons de notre province sonnent doucement à nos oreilles.

C'est pourquoi, par cette bleue matinée de mai, je me suis surpris fredonnant cet air évoqué par un orgue de la rue, cet air rustique de chez nous, qui me revient tout imprégné de l'odeur des serpolets de la terre natale.

SYMPHONIE DU PRINTEMPS

D'abord un frémissement à peine sensible, un sourd frisson qui court à travers la forêt : murmure mystérieux de l'herbe qui pousse, de la feuille qui se dépile et de la sève qui monte ; — puis, au bord des taillis où jaunissent les cornouillers en fleurs, au fond des combes humides où le joli bois épanouit ses calices roses, trois notes éclatent, trois notes vives, lestes et allègrement redoublées : c'est le premier éveil des chanteurs, le merle qui siffle sa chanson d'écolier aux arbres à peine bourgeonnant. Il a l'air de crier aux quatre coins de la forêt : "Gai ! gai ! qu'on s'ébau-disse, voici le printemps revenu, voici la Saint-Aubin où chaque oiseau marque déjà la place de son nid !"

A ce joyeux boute-en-train deux voix répondent ; l'une, qui jaillit de dessous les grands couverts, veloutée et vibrante à la fois, c'est le pinson ; — l'autre, partant des lisières, claire, naïve et sautillante, c'est la fauvette à tête noire. Ces deux nouveaux chanteurs n'ont qu'une courte mélodie ; mais ils la répètent à satiété, comme s'ils éprouvaient le besoin de se bien convaincre eux-même que l'hiver est sérieusement fini, et qu'en dépit des giboulées d'avril, le printemps n'est pas contremandé.

Là-bas, dans la plaine où les blés et les seigles verdissent, des centaines de voix aériennes et mélodieuses leur confirment la bonne nouvelle. C'est le chœur matinal des alouettes. — Dès l'aube, la première éveillée a pris l'essor, et montée comme le matelot à la vigie du grand mât, elle annonce à tout son peuple que voici le temps des amours et des nids ; puis elle se laisse retomber, ainsi qu'un fil à plomb, dans les sillons herbeux.

Une seconde alouette s'élance, puis une troisième, puis vingt autres ; c'est à peine si on les voit, là-haut dans la pourpre rosée du soleil levant, mais on entend leur musique lointaine dont les notes semblent s'égrener en perles lumineuses.

Le signal est donné. Partout, des buissons du chemin, des pruniers en fleur du verger, des berges de la rivière, des gorges profondes de la forêt, un *tutti*

merveilleux emplit la sonorité de l'air : trilles de chardonnerets, gazouillis des linots et des mésanges, vocalises de la grive, trémolos de la huppe, rentrée du bouvreuil, petite flûte du troglodyte et de la sittelle. Puis, par intervalles, sur ce fond incessamment varié, deux notes redoublées, graves, profondes, rêveuses, traversent l'épaisseur des bois.

C'est la voix du coucou, ce chanteur invisible et fantastique qui se fait entendre presque en même temps à tous les coins de la forêt, et qui semble rythmer la fuite des heures. On le croit tout près, on cherche, et son appel sonore retentit déjà au loin. Dans le concert de la joie universelle, c'est lui qui jette la note mélancolique. Ce double son si plein, si mystérieux, qui semble toujours fuir et qui revient sans cesse, est comme un écho des printemps évanouis et des amitiés envolées. Il a l'air de nous soupiner : "Souvenez-vous ! Souvenez-vous !... Donnez une pensée aux disparus, aux ombres aimées qui ne goûteront plus les ivresses du renouveau... Le temps s'écoule et vous emporte... Pour vous non plus, les printemps ne reflouriront pas toujours !" Mais, en dépit des pronostics de ce mélancolique et capricieux avertisseur, la commune allégresse du peuple insouciant des oiseaux continue de se manifester par une exubérance de chansons. Les feuilles poussent, les muguetts embaument, les nids se construisent partout : dans l'herbe, dans la haie, aux creux des arbres mort, à la fourche des branches vertes, et chacun ne songe qu'aux délices de l'heure présente.

ANDRÉ THEURIET.

LA GRÈCE

Ce passage de "Giaour" qui a été traduit dans presque toutes les langues et qui a inspiré le poète flamand Ledeganck dans son "Ode à Bruges" est, de l'avis des critiques de tous les pays, d'une beauté si saisissante, qu'il suffirait à lui seul pour immortaliser le nom et le génie de Byron.

Avez-vous jamais contemplé une femme qui vient d'expirer, avant que se soit écoulé le premier jour de la mort, ce sombre jour où le néant commence, où le danger et la douleur finissent, avant que les doigts de la destruction, sous lesquels tout s'efface, aient fait disparaître ces traits dont la beauté survit encore ?

Avez-vous remarqué cet air doux et angélique, cette extase du repos, ces traits fixes mais tendres qui sillonnent la calme langueur du visage ? N'était cet œil triste et voilé qui ne contient plus ni flammes, ni sourires, ni pleurs ; n'était ce front immobile et glacé, où la froide apathie de la tombe jette un secret effroi au cœur de celui qui la contemple, comme si sa vue pouvait lui communiquer cette destinée qu'il redoute et dont il ne peut détacher les regards ; n'était cela, et cela seulement, il est des instants, il est une heure d'illusion trompeuse où l'on serait tenté de mettre en doute la puissance de la mort, tant elle a imprimé de beauté calme et suave dans le premier et le dernier aspect que le trépas révèle. Tel est l'aspect de ce rivage. C'est encore la Grèce ; mais non plus la Grèce vivante ; à la voir froide, mais charmante, morte, mais belle, on se prend à tressaillir, car il manque une âme à ce beau corps ; elle a conservé sa beauté dans sa mort, cette beauté qui survit au dernier souffle, cet incarnat de funeste augure que la tombe elle-même ne détruit pas ; dernier rayon pâlisant de la physionomie, auréole d'or jetée autour de la destruction, dernier reflet du sentiment, étincelle de cette flamme qui peut-être vient du ciel, qui éclaire encore mais n'échauffe plus son argile chérie.

BYRON.

A force d'esprit, les Français se persuadent que leur servitude vaut mieux que la liberté des autres.—J. MICHELET.

En France, le tambour et le clairon couvrent tous les tumultes et rallient toutes les opinions.—AURÉ LIEN SCHOLL.

1900 --- L'EXPOSITION UN



LE PETIT PALAIS DES BEAUX-ARTS.—Le porche sur l'Avenue Nicolas II

ERSELLE DE PARIS --- 1900



LE GRAND PALAIS DES BEAUX-ARTS. — Exposition centennale de la sculpture française dans la salle de l'Avenue d'Antin

LE TOUR DU MONDE

Par LE PASSANT

L'université Harvard vient d'entrer en possession d'un legs de près de 100,000 dollars, à elle fait par Mme C. B. Croft dans le but de permettre la continuation de l'étude du cancer. Le département de la chirurgie, dépendant de l'école de médecine qui appartient à cette Université, vient de déléguer le Dr E. H. Nichols pour visiter les laboratoires de l'Angleterre et du continent, et se rendre compte des travaux faits sur la matière.

Les archevêques et évêques de la langue française aux Etats-Unis sont : Mgr J. E. Michaud, à Burlington, Vt. ; Mgr C. P. Maes, de Covington, Ky ; Mgr F. S. Chatard, d'Indianapolis, Ind ; Mgrs P. L. Chappelle et G. A. Rouxel, de la Nouvelle Orléans, Lne ; Mgr A. Durier, de Natchitoches, Lne ; Mgr J. A. Forest, de San Antonio, Tex. ; Mgr A. J. Glorieux, de Boise City, Idaho ; Mgr J. B. Blondel, d'Helena, Mont. ; Mgr F. Bourgade, de Santa Fé, N. M. ; Mgr Nich, Matz, à Denver, Col. L'élément de la langue française est encore bien représenté dans la hiérarchie épiscopale des Etats-Unis.

A Rome, où l'on a le culte de l'antiquité, on ne manquera pas de fêter, tous les ans, l'anniversaire de la fondation de Rome, qui tombe le 21 avril.

D'après les calculs de Varron, Rome compterait aujourd'hui, 2,654 années d'existence.

Cet anniversaire a, cette année, revêtu un caractère spécial par la présence de la jeunesse des écoles au Forum.

Le roi et la reine sont arrivés et, après avoir fait une revue de cette jeunesse scolaire, sont allés visiter les nouvelles fouilles.

L'étiquette autrichienne exige que l'empereur d'Autriche ne serre jamais la main à personne en saluant. Une légère inclinaison de tête et un sourire doivent suffire. Les autres souverains et les ministres font seuls exception, mais alors l'empereur doit simplement placer les doigts dans la paume de leurs mains tremblantes et les retirer immédiatement.

L'étiquette russe prescrit au tsar de ne donner la main qu'aux souverains ; mais en revanche, il lui est réservé une prérogative—un devoir plutôt—qui ne laisse pas d'avoir son côté agréable : celui d'embrasser ses cousines, qui sont nombreuses.

Mais le tsar est un époux fidèle.

Un statisticien a calculé combien il nous a fallu d'aïeux, mâles et femelles, pour venir au monde :

“ Chacun à un père et une mère, soit 2 personnes, lesquelles ont eu également un père et une mère, ce qui fait 4 êtres humains ; chacun de ces derniers a eu également un père et une mère, ce qui fait 8. En remontant ainsi jusqu'à l'époque de Jésus-Christ, on trouve 56 générations. Si quelqu'un se donne la peine d'additionner le total de ses ancêtres, il verra que de cette époque jusqu'à lui il y a eu :

“ 139,235,017,489,534,976 personnes qui ont contribué à sa naissance ! ”

Et l'on parle de génération spontanée !

Les drapeaux de toutes les nations flottent à l'exposition et un peu partout sur les boulevards parisiens. Certains d'eux ont une histoire intéressante :

Tel est, par exemple, l'étendard danois, le plus ancien de tous : il date de sept siècles. La légende veut que la croix blanche qu'il porte sur fond rouge ait été inspirée au roi Waldemar par une croix qu'en un moment critique il aperçut dans les cieux.

Tel est le drapeau espagnol, dont l'origine remonte à la bataille où fut tué Geoffroy, comte de Barcelone. Le roi Charles-le-Hardi trempa ses doigts dans le sang du comte et teignit de rouge sa bannière dorée. Ce drapeau transformé—deux bandes rouges horizontales séparées par une bande jaune—devint l'écu de Barcelone, puis celui d'Aragon et finalement passa au rang d'emblème national.

Au commencement de l'automne prochain, une expédition allemande antarctique quittera l'Europe à bord d'un seul navire. Celui-ci a été étudié avec la collaboration du service des constructions de la marine de guerre de l'empire, et il doit être fait par les chantiers Howaldt, de Kiel.

Il sera susceptible à la fois de résister aux tempêtes qui se produisent si fréquemment dans les mers du Sud et de passer sans danger à travers les glaces. Non seulement sa coque sera soutenue intérieurement par des contreforts, mais encore elle sera revêtue d'un triple bordé qui sera fait de chêne, de pitchpin et enfin de green-heart. Ses formes seront, du reste, moins rondes que celles du *Fram*. Il sera muni d'une machine pouvant lui donner une vitesse d'au moins sept nœuds. La durée de l'expédition sera de deux ans au minimum.

Le *pyrogin*, tel est le nom donné à un nouveau combustible inventé par le capitaine Jameson de l'armée anglaise, et qu'il nous paraît intéressant de signaler.

Le *pyrogin* est tout simplement fabriqué à Londres, avec les ordures ménagères et déchets et toutes sortes qui sont enlevés chaque matin par des voitures et transportés au dépôt de Waterloo-Bridge, où on les brûle. Aux cendres produites par la combustion de ces résidus, le capitaine Jameson a eu l'idée d'incorporer une certaine quantité d'huile brute de basse qualité et d'en former par la pression des briquettes qui ne produisent aucune poussière quand on les brise en morceaux et brûlent, paraît-il, avec une grande facilité. Voilà assurément un combustible économique qu'on devrait bien fabriquer avec les vidanges peu odorantes de notre bonne ville de Montréal.

Le téléphone, si précieux qu'il soit, a un inconvénient qui s'explique de lui-même : quand il n'y a personne à un des bouts de la ligne téléphonique, l'appareil est inutilisable, en ce sens qu'il n'enregistrera point la conversation que, à l'autre bout, un interlocuteur voudrait lui confier. Un inventeur et un savant des plus distingués, M. Dussaud, vient d'imaginer un dispositif qui transforme au besoin le téléphone en instrument enregistreur. En effet, il comporte une série de plaques spéciales qui inscrivent une conversation prononcée, même à voix basse, dans le récepteur, il la répète quand besoin est. De la sorte, on peut parler dans votre téléphone quand vous n'êtes pas là, et, lorsque vous rentrerez, vous n'aurez qu'à faire tourner l'appareil enregistreur, il vous racontera fidèlement les communications que l'on vous aura adressées durant votre absence.

De toutes les “ têtes couronnées ”, ou en passe de l'être, la princesse de Galles est la mieux vêtue de toute l'Europe, bien que très simple. L'impératrice d'Allemagne possède une garde-robe célèbre, qui comprend 600 toilettes et à laquelle elle emploie 40 ouvrières ; ses couleurs favorites sont le bleu et le blanc.

La jeune reine de Hollande est une modiste accomplie ; elle dessine elle-même ses toques et ses chapeaux.

La reine d'Italie, Marguerite de Savoie, aime les vêtements luxueux ; elle est demeurée longtemps fidèle

au blanc, mais depuis peu elle a une préférence marquée pour le rose et le violet.

La reine-régente d'Espagne est toujours magnifiquement vêtue, non par coquetterie, ni amour des belles toilettes, mais à cause de l'étiquette et de la pompe espagnoles.

La tsarine, à la grande joie des dames de la cour, a renoncé à son indifférence à l'égard des costumes. Aujourd'hui, elle dépense plus pour sa garde-robe que n'importe quelle autre souveraine. Il est vrai d'ajouter qu'elle peut le faire.

La durée d'un clin d'œil est considérée comme l'espace de temps le plus court qui se présente pratiquement dans l'existence ; mais on s'en tenait dans cette opinion à une grossière approximation. Aujourd'hui les mesures les plus minutieuses n'effrayent plus nos savants, et on mesure tout : si bien que M. S. Garten vient, au moyen de méthodes photographiques un peu trop compliquées pour que nous les décrivions, de mesurer la durée du fameux clin d'œil, du clignement des yeux. Il y a deux phases dans un clignement d'œil : d'abord l'abaissement de la paupière, qui dure 7 à 9 centièmes de seconde, puis le relèvement qui prend 17 centièmes de seconde environ ; mais il faut tenir compte aussi de ce fait que, entre l'abaissement et le relèvement de la paupière, l'œil demeure fermé un instant, un court instant, qui est exactement, à ce qu'il paraît, de 15 à 17 centièmes de seconde. Si nous additionnons tous ces temps quelque peu courts, nous arrivons au total maximum de 40 centièmes de seconde, autrement dit de moins d'une demi-seconde, pour la durée du clin d'œil. On voit que cela peut passer pour une durée fort réduite.

Un opulent seigneur, le prince de Wiedt, vient de se faire construire à Zurich un yacht tout en aluminium.

Ce charmant petit bateau, qu'on a chargé sur trois wagons à destination de Gènes, où il prendra la mer, peut contenir de dix à douze personnes.

Il est insubmersible. Sa voilure de soie en fait, à la moindre brise, le plus gracieux et le plus léger yacht de plaisance. Si le vent tombe, l'esquif marche au naphte ; la cheminée, aussi en aluminium, se dissimule d'ordinaire sous les voiles.

Cela ne vous fait-il pas songer, en plus scientifique et en plus formulé, à la barque du rêve chantée par Théophile Gautier :

L'aviron est d'ivoire,
Le pavillon de moire,
Le gouvernail d'or fin.
J'ai pour lesté une orange,
Pour voile une aile d'ange
Pour mousse un séraphin !..

L'Alumina (c'est le nom du bateau) est un peu moins poétique, mais combien plus pratique !

Mourir est une singulière chose : il y a bien des façons de le faire, et presque autant de façons de le dire. Rappelons-en quelques-unes :

Décéder, trépasser, expirer, succomber, périr, disparaître, finir, s'éteindre, reposer, être défunt, payer sa dette à la nature, fournir sa carrière, cesser de souffrir, terminer ses jours, perdre la lumière, passer de vie à trépas, être fauché, moissonné, cesser de vivre, cesser de respirer, être privé de vie, partir pour un monde meilleur, rendre son âme à Dieu, rendre l'esprit, n'être plus, avoir existé, avoir vécu, finir sa destinée, sauter le pas, partir pour le grand inconnu, être rayé du nombre des vivants, dormir du dernier sommeil, feu, être enlevé à sa famille, à ses amis, descendre dans la tombe, passer la barque à Caron, passer le Styx ou l'onde noire, descendre chez Pluton, avoir le fil de ses jours tranché par la Parque, fermer la paupière, perdre la vie, rendre ou exhiler le dernier soupir, faire ses adieux suprêmes, entrer dans l'éternelle nuit, quérir un grand peut-être, vêtir le linceul du trépas, quitter ce bas monde, être ravi au ciel ou être précipité en enfer, retourner en poussière, rejoindre ses ancêtres, tomber dans le néant ou entrer dans l'immortalité, Dieu l'a rappelé à lui.

L'ÉPISCOPAT DE LA PROVINCE DE QUÉBEC EN 1900

Notre groupe des archevêques et des évêques actuels de la province de Québec, forme une page d'une grande valeur historique, et nos lecteurs doivent nous savoir gré de la leur offrir.

Pour compléter ce travail, nous cueillons dans le "Canada Ecclésiastique" de 1900 les notices biographiques suivantes sur chacun :

SON EXCELLENCE MGR DIOMÈDE FALCONIO, de l'ordre de Saint-François, archevêque de Larisse. Délégué Apostolique au Canada. Né à Prescocostranzo, Italie, le 20 septembre 1852 ; ordonné prêtre le 4 janvier 1866. Nommé évêque à Lacédonia, le 11 juillet 1892, archevêque d'Acerenza et de Matera, le 29 novembre 1895. Délégué Apostolique au Canada, le 3 août 1899. Réside à Ottawa.

S. G. MGR LOUIS-NAZAIRE BÉGIN, né à Lévis, le 10 janvier 1840, ordonné prêtre à Rome, dans la basilique de Saint-Jean de Latran, le 10 juin 1865, élu évêque de Chicoutimi le 1er octobre 1888 ; sacré le 28 octobre 1888, dans la basilique de Québec, élu archevêque de Cyrène et coadjuteur de Son Excellence le cardinal Taschereau le 22 décembre 1891 ; nommé administrateur du diocèse le 3 septembre 1894 ; devenu archevêque de Québec le 12 avril 1898.

S. G. MGR JOS.-THOMAS DUHAMEL, né à Contre-cœur, le 6 novembre 1841, ordonné prêtre le 19 décembre 1863, élu évêque d'Ottawa le 1er septembre 1874, et sacré dans cette ville le 28 octobre suivant ; élu archevêque le 8 juin 1886, et décoré du pallium le 29 juillet suivant.

S. G. MGR PAUL-NAPOLÉON BRUCHÉSI, né à Montréal le 25 octobre 1855 ; ordonné prêtre le 21 décembre 1878 ; élu archevêque de Montréal le 25 juin 1897 ; sacré à Montréal, en l'église cathédrale, le 8 août suivant ; reçut le pallium le 8 août 1898.

S. G. MGR LOUIS-ZÉPHYRIN MOREAU, né à Bécancourt (Nicolet), le 1er avril 1824, ordonné prêtre le 19 décembre 1846, élu évêque de Saint-Hyacinthe le 19 novembre 1875, sacré le 16 janvier 1876.

S. G. MGR MAXIME DECELLES, né à Saint-Damase, le 30 avril 1849, ordonné prêtre le 21 juillet 1872, élu le 14 janvier 1893 évêque de Druzipara et coadjuteur de Saint-Hyacinthe, et sacré le 9 mars suivant.

S. G. MGR NARCISSE-ZÉPHYRIN LORRAIN, né le 13 juin 1842 à Saint-Martin, ordonné prêtre le 4 août 1827, vicaire général du diocèse de Montréal le 3 août 1880, sacré évêque titulaire de Cythère, 21 septembre 1882, dans l'église Notre-Dame de Montréal, a pris possession du siège vicarial de Pontiac, à Pembroke, le jour suivant ; nommé évêque de Pembroke, le 6 mai 1898 ; installé comme premier évêque le 22 septembre 1898.

S. G. MGR JOSEPH-MÉDARD EMARD, né à Saint-Constant, le 1er avril 1853, ordonné prêtre le 10 juin 1876, élu évêque de Valleyfield le 5 avril 1892, sacré sous ce titre, à la cathédrale de Valleyfield, le 9 juin suivant par Mgr Fabre, archevêque de Montréal.

S. G. MGR PAUL LA ROCQUE, né à Sainte-Marie de Monnoir, le 28 octobre 1846, ordonné prêtre le 9 mai 1869, élu évêque de Sherbrooke le 6 octobre 1893, sacré sous ce titre dans la Cathédrale de Sherbrooke, le 30 novembre suivant.

S. G. MGR FRANÇOIS-XAVIER CLOUTIER, né à Sainte-Geneviève de Batiscan, le 2 novembre 1848, ordonné prêtre le 22 septembre 1872, nommé évêque des Trois-Rivières le 8 mai 1899, sacré sous ce titre le 25 juillet suivant par Mgr Bégin, archevêque de Québec.

S. G. MGR ALBERT BLAIS, né à Saint-Vallier le 26 août 1842, ordonné prêtre à Québec le 6 juin 1868 ; élu évêque titulaire de Germanicopolis le 30 décembre 1889 ; sacré sous ce titre à Québec, le 18 mai 1890, et coadjuteur de Mgr Langevin, avec futur succession. Evêque de Saint-Germain de Rimouski, le 6 février 1891.

S. G. MGR MICHEL-THOMAS LABRECQUE, né à Saint-Anselme, le 30 décembre 1849—ordonné prêtre le 28 mai 1876, élu évêque de Chicoutimi le 8 avril 1892, sacré le 22 mai suivant dans la basilique de Québec, par S. E. le cardinal Taschereau, installé le 28 mai.

S. G. MGR ELPHÈGE GRAVEL, né le 12 octobre 1838, à Saint-Antoine (Richelieu), ordonné prêtre le 11 septembre 1870, élu évêque de Nicolet le 10 juillet 1885, sacré à Rome le 2 août 1885, et intronisé le 25 du même mois.

S. G. MGR JOSEPH-SIMON-HERMAN BRUNAUT, né à Saint-David, le 10 janvier 1857, ordonné prêtre le 29 juin 1882, nommé évêque de Tubuna, i. p. i., et coadjuteur de Sa Grandeur Mgr l'évêque de Nicolet, le 30 septembre 1899, sacré à Nicolet le 27 décembre suivant.

LES ÉQUIVALENTS DE L'HOMME

Un "équivalent" étant contenu dans la définition même de l'objet dont on cherche l'analogie, il y a longtemps que la religion, la philosophie et la poésie ont trouvé l'équivalent de l'homme.

C'est un être créé à l'image de Dieu, nous disent les Saintes Ecritures.

Un roseau pensant, ajoute Pascal.

Un Dieu déchu, chante Lamartine.

Un bipède-bimane, affirment les naturalistes.

Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'homme, a dit le fabuliste.

C'est une intelligence supérieure servie par des organes, ont écrit les philosophes.

Voilà qui pourrait suffire : toutes les aspirations comme tous les orgueils y trouvent leur compte.

Eh bien, la science anglaise n'est pas satisfaite, et voici ce qu'elle a trouvé :

Un homme équivalait à 835.000 allumettes... (étant convenu que toutes sont bonnes). Avec le phosphore accaparé par son organisme, on fabriquerait aisément 8.350 petites boîtes à dix centimes. Lorsque tout le monde saura cela, la modestie aura vécu car chacun se croira le cerveau lumineux.

Ce n'est pas tout. Un homme représente à l'état latent 15 à 16 livres de chandelle. Cette dernière, comme on le sait, est faite de suif, et le suif est le nom commercial de la graisse. Étant chargé de tant de matières combustibles, il n'est pas étonnant que l'homme soit parfois enclin à brûler la chandelle par les deux bouts.

Maintenant l'homme équivalait encore à un sou de clous ; un sou de sel et deux sous de sucre : c'est peu. Mais il se rattrape en albumine et en eau ; il immobilise pour lui tout seul de quoi fabriquer cent douzaines d'œufs et remplir 90 litres.

Le savant anglais, auquel la France doit ce travail, ajoute qu'au prix actuel des différentes denrées énumérées ci-dessus, un homme, quel qu'il soit— car tous sont égaux devant la chimie—vaut en moyenne douze sous la livre.

On a dit, avec raison : un peu de science éloigne de Dieu, beaucoup y ramène. Et rien n'est plus vrai.

Lorsque l'analyse chimique nous apprend que l'homme est physiquement composé des ingrédients inertes répandus autour de lui sous différentes formes, quel argument reste-t-il à l'athée pour oser soutenir qu'il n'est que matière ? Les œufs, le sel, le sucre, la chandelle et les allumettes parlent-ils, pensent-ils, agissent-ils ? En vertu de quel prodige de réaction ces substances mortes prendraient-elles dans l'homme tous les privilèges de la pensée, de la conscience ? revêtiraient-elles les attributs de l'intelligence ?

Mais nous enfonçons des portes ouvertes. En réalité il n'y a pas d'athées, pas de matérialistes ; il n'y a que des gens entendant vivre à leur caprice et niant la loi qui les génère.

MICHEL SAINT-YVES.

BIBLIOGRAPHIE

Pouvoir recueillir dans les Journaux du monde entier tout ce qui paraît sur un sujet quelconque, sur une question dont on aime à s'occuper ;—surtout savoir ce que l'on dit de vous et de vos œuvres dans la presse, qui ne le souhaite parmi les hommes politiques, les écrivains, les artistes ?

Le Courrier de la Presse, bureau de coupures de

journaux, fondé en 1880, par M. Gallois, 21, boulevard Montmartre, à Paris, répond à ce besoin de la vie moderne avec autant de célérité que d'exactitude.

Le Courrier de la Presse lit 8,000 Journaux par jour.

Voici le printemps... Qui pouvait mieux saluer sa venue que la Revue, dont l'apparition est, comme la sienne, si vivement désirée ? Cette fois encore, les Lectures pour Tous ont été bien inspirées.

La revue populaire d'Hachette & Cie ne cesse de voir grandir sa vogue. Il n'est pas de famille, à quelque classe qu'elle appartienne, où les Lectures pour Tous ne soient la distraction favorite des grands et des petits. Une foule d'illustrations curieuses, un texte qui traite d'une manière pittoresque et vivante des questions d'actualité, d'art ou de science et comprend aussi de poignants récits dramatiques, voilà ce qu'on est assuré de trouver dans cette attrayante revue, dont le no de mai vient de paraître. On y lira les articles suivants :

Les Merveilles de l'histoire du Mont-Saint-Bernard ; L'Aile de l'Oiseau, parure de la Femme ; Les Grenadiers blancs, nouvelle ; Suppliciés volontaires ; Un baromètre de l'opinion ; le Referendum ; Quarante siècles de mauvais pain ; Le Printemps, Jeunesse de l'année ; Une armée confortable ; Les Villes flottantes ; La Fille des Genêts, roman.

Abonnements. Un an : Paris, 6 fr. Départements, 7 fr. Étranger, 9 fr.—Le numéro, 50 centimes.

PRIMES DU MOIS DE MAI

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ pour les numéros du mois de MAI, qui a eu lieu samedi le 2 courant, a donné le résultat suivant :

1ER PRIX	No	29,252	\$50.00
2e	No	17,564	25.00
3e	No	687	15.00
4e	No	36,413	10.00
5e	No	15,935	5.00
6e	No	6,729	4.00
7e	No	514	3.00
8e	No	18,121	2.00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

9	8,756	13,329	21,910	26,037	33,167
150	9,215	13,812	22,014	27,963	33,513
1,032	10,196	14,106	22,145	28,032	33,729
1,074	10,252	14,761	22,321	29,136	34,208
2,381	10,541	15,543	22,513	30,174	34,451
2,514	10,977	16,012	22,754	30,351	34,502
2,917	11,195	17,620	23,112	30,718	34,716
3,019	11,451	18,331	23,280	31,283	34,912
3,342	11,729	19,574	23,437	31,371	35,323
3,611	11,818	20,146	23,852	31,507	36,147
3,815	11,962	20,262	23,910	31,812	37,231
4,391	12,015	20,719	24,173	32,143	37,640
5,410	12,533	21,183	24,714	32,415	38,110
6,617	12,708	21,307	25,261	32,709	39,525
7,162	13,120				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de MAI, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre bleue, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Béland, No 276, rue Saint-Jean, Québec.

Soigne ton fusil, ton biscuit et tes jambes plus que la prune de tes yeux.—Gal DRAGOMIROV.

Faire la guerre, c'est avoir faim, c'est avoir soif, c'est souffrir, c'est mourir, c'est obéir.—KLÉBER.

Si j'avance, suivez-moi ; si je recule, tuez-moi ; si je meurs, vengez-moi.—LA ROCHEJAQUELEIN.

AU COIN DU FEU

SOUS LA DIRECTION DE Mme ANDRÉE

UN TYPE FÉMININ

PETITE ÉTUDE DE MŒURS CONTEMPORAINES

Avec un toupet noir toujours frisé, une figure ovale, un teint brun coloré, des yeux gris rusés, un nez légèrement retroussé, un long cou garni de colifichets, de dentelles, de rubans ; une taille élancée, robuste tout de même, une démarche alerte, comme si elle était poursuivie, Justine, au premier abord, n'était pas désagréable. J'ajoute d'une hardiesse et d'une prétention à se croire capable d'être aimée du fier Teuton, Guillaume II, s'il n'était déjà marié. Mais suivons-la un peu, c'est bien possible.

Regardons-la sortir de sa demeure, sise entre deux villages d'égale importance, à égale distance. Il fait une chaleur tropicale, 100 degrés au-dessus de zéro peut-être, la poussière atteint la cheville du pied, mais que lui importe ? L'ennui la dévore. Parée d'une jolie robe de mousseline blanche et d'un chapeau surabondant de fleurs, semblable à un parterre, la voilà qui descend et prend la route de son choix, depuis deux ans fréquentée par elle, l'été plus que l'hiver. Quelle affaire a-t-elle ? Une lettre à poster, une réponse à Chamberlain ou à Paul Kruger, quoi ! L'univers est en jeu.

Sous son ombrelle rose, sa figure apparaît comme une flamme ardente. Va-t-elle tomber, frappée d'insolation ? Sa marche s'accélère, anxieuse de voir la réalisation de ses douces rêveries. Déjà, elle aperçoit les toits de ce charmant bourg, son pied touche le trottoir. C'est le temps de se secouer, de se redresser, de s'ajuster, de se faire des accroche-cœur, de répéter les phrases préparées, d'essayer ses petits airs sésaphiques, cajoleurs. Verra-t-elle M. X..., le notaire, ou M. D..., jeune médecin tout fraîchement installé, ou M. V..., député régistrator, ou M. A..., marchand, connaissance d'hier ? Ses yeux de lynx scrutent profondément la rue. Rien, que des écoliers sortis plus tôt par permission. Serait-ce donc une heure infructueuse ? Son cœur va se serrer, son regard devenir morne, lorsqu'elle aperçoit M. D... qui sort de son bureau et se dirige vers sa pension. Traverser le chemin pour se trouver face à face avec lui c'est l'affaire d'un instant, mais, peine perdue, le jeune homme pénètre dans une autre résidence. Cruel désappointement ! Il y a pourtant de la consolation à faire de doux yeux à M. X..., qui la rencontre du côté de la rue opposé au sien, la salue et file. Justine se retourne etousse pour attirer l'attention de M. P..., en train de passer sans la voir. C'est à en avoir le bleu.

Mais n'est-ce pas là, M. A..., qui, tout barré de jaune et de noir habillé, avec une ceinture tricolore, en faisant jouer sa canne, s'avance à grands pas. Le sourire qu'elle esquisse longtemps d'avance, ses minauderies charment l'ardent amoureux. Voilà assez pour que ce galant lui propose de l'accompagner au pont, but de promenade et de la ramener ensuite chez elle. Dans la poussière, la boue, la neige, ce pauvre A... peut se tordre le cou pour reconduire une fille qui lui fait des compliments, le trouve beau. Que de flatteries ! Les minutes fuient comme des éclairs, le retour est effectué.

—Vous allez entrer, monsieur, quelques instants, au moins.

—Certainement, cependant, je ne puis être longtemps, des affaires importantes m'appellent, mademoiselle...

—Vous ne partirez pas à présent, passez donc la veillée avec moi.

Mais il ne peut tenir en place, à d'autres maintenant son temps et ses galanteries.

Justine reste abattue toute la soirée, les choses n'ont pas été à son goût, son ambition n'est pas satisfaite. Soudain une douce lueur jaillit dans son esprit

sombre. Demain elle ira à l'arrivage du bateau. En se papillotant, son imagination construit les plus riants châteaux en Espagne.

Le firmament est obscur, des éclairs le sillonnent, serpentent, forment des zigzags, le tonnerre gronde sourdement au choc des nuages. La perspective d'un orage si violent qu'il puisse être va-t-elle effrayer la jeune fille ? Son imperméable sur le bras, munie d'un parapluie, ses pieds touchent à peine la terre.

A l'entrée du village, à la grande rue du quai, elle fait l'heureuse rencontre de Maître X... qui l'aperçoit cette fois s'approchant toute souriante pour lui demander d'aller avec elle au débarcadère, au-devant de ses cousines. Le notaire déguise mal sa contrariété. Au moment où ils atteignent le terme de leur marche, un habitant se présente et requiert l'homme de loi pour un contrat urgent. Celui-ci s'en retourne tout heureux de sa délivrance tandis que sa compagne se trouve seule et soupire.

Mais le bateau s'approche. La coquette fait la mignonne, s'agit, s'avance, recule, tire son mouchoir et le lance en l'air, comme un drapeau, le drapeau en détresse ! Vingt autres signes semblables surgissent du bord. Le déchargement de la cargaison demande beaucoup de temps et en donne pour flirter. Voici un passager qui, tout près du parapet, trouve que ce sont là de trop beaux yeux pour demeurer sédentaire et descend afin de mieux faire leur connaissance. (Que de babil alors, de tendres choses !

—Vous allez à Montréal, monsieur ?

—Oui, mademoiselle. J'y séjournerai deux mois, en promenade chez un oncle.

—Pourquoi ne passez-vous pas ici quelques jours, nous nous amuserions tout.

—Je ne puis m'accorder ce plaisir.

—Moi, aussi, j'irai bientôt en ville chez ma tante, j'y vais souvent. Voici son adresse, vous viendrez me voir, n'est-ce pas ?

—Vous pouvez y compter, ma chère.

Le bateau se prépare à reprendre son cours. Avec une véritable douleur, Justine dit : Au revoir, à cet étranger qui s'éloigne en regardant avec admiration une jolie jeune fille en sage causerie avec son père, dont elle est venue saluer l'arrivée.

M. A... ne revient pas faire de visite. Qui sait si le hasard lui permettra de le rencontrer bientôt sur sa route ? Il est trop beau, pour le laisser se retirer ainsi, pourtant. Elle n'ira pas chez lui ; c'est vrai qu'elle a déjà été maintes fois au magasin ; mais il est bon de se soucier un peu d'être attaquée par les commères. Donc il faut lui écrire un billet qui le fera se rendre. Ces missives ont sur ce monsieur l'effet du feu sur la poudre. L'émotion le transporte comme un cyclone auprès de la correspondante.

La veillée s'écoule seul à seule assez tard — les enfants ont été bien avertis, elle a tant de choses à lui confier — et A... part avec le regret de n'avoir pas vu la charmante et modeste Eugénie, sœur de Justine.

—Au revoir, j'espère que j'aurai avant longtemps le bonheur de vous voir, je m'ennuie beaucoup de vous.

—Evidemment, mademoiselle, au revoir.

La voilà maintenant chez sa tante à Montréal. Elle attend vainement M. L... qui ne se souvient plus de leur rencontre sur le quai. Il importe de visiter cette chère Marie et cette bonne Joséphine qu'elle affectionne au plus haut degré en ce moment après les avoir jalousees, enviées, prête à ces rivalités encore aujourd'hui. Dans leurs salons où il y a réunion de jeunes étudiants elle peut faire quelques connaissances. C'est à sa présence qu'elle attribue toutes les fines reparties, tous les compliments que leur verve excitée produit abondamment. Ennuyés par son babil insignifiant de frivolités, de danses, de toilettes, ils

s'éloignent bientôt de cette étourdie. Un futur avocat, plus patient, lui conte fleurette : les disciples de Thémis ont pour vocation d'entendre les causes les plus ennuyantes.

—Que je serais heureuse d'entendre Coquelin ! Conduisez-moi donc au théâtre, ce soir.

Dans l'embarras, l'universitaire, qui n'a pas le sou, emprunte quelques dollars d'un ami pour se rendre à cette invitation.

Fait-elle une sortie avec M. F... ? Sans plus de préambule :

—J'ai soif, j'ai faim, je prendrais bien un lunch chez Alexandre, cher ami, je mangerais bien des bons.

Au bal donné par Joséphine, où M. Y... l'avait conduite, elle n'a pas voulu qu'il dansât avec une autre. De guerre las, il n'a plus reparu en sa présence.

Un mois s'est enfui dans les patinoirs, les théâtres, les valse, les amusements de toutes sortes. Sa mère la fait demander incessamment, mais elle partira demain seulement, car M. Y... ne peut plus tôt l'accompagner à la gare.

—Oh ! la belle bague ! s'exclame Justine devant un vitrail. Quel splendide diamant ! Que vous seriez aimable de me l'acheter, monsieur.

Mais celui-ci fait la sourde oreille et n'aspire qu'après l'instant où il aura accompli la tâche qu'il s'est imposée de l'embarquer enfin pour la campagne.

La locomotive s'ébranle. Nul jeune garçon avec qui flirter. Quelques dames âgées seulement, un vieillard lisant attentivement son journal. Le spleen commence à s'emparer de notre voyageuse. C'est donc dans son trop paisible home qu'elle retourne, hélas !

Trois semaines se sont écoulées. Parfaitement reposée des fatigues de la ville, Justine a le pied alerte encore. Que le temps lui semble long ! Aucun monsieur n'est venu chez elle depuis son arrivée, et la marche d'hier à V... ne lui a servi de rien. Si elle écrivait de nouveau à M. A..., il l'écouterait bien... Aussi, se rend-il avec le même empressement.

Faut-il se résigner si facilement, renoncer à revoir M. F... et M. Y..., qui lui avaient promis de venir passer une journée dans la quinzaine qui suivrait son départ. Sa tante lui a demandé d'être la marraine du petit nouveau-né. Peut-être plairait-il à M. Y... d'être le parrain. Vite elle compose et lui expédie une invitation pour cette cérémonie. Mais il répond que des "circonstances incontrôlables" le mettent dans l'obligation de refuser, et il le regrette sincèrement ! Une de ses amies de couvent se marie et veut qu'elle soit sa fille d'honneur. Un autre billet prie M. F... d'être le garçon d'honneur. La réponse à cette sollicitation se fait encore attendre.

Certes, quels désappointements ! quel creve-cœur !

Il faut pourtant que je me marie, moi aussi, médite Justine. Puisque M. A... ne manque jamais de se rendre sur un mot de ma part, puisque je l'émeus tant, puisqu'il a pour moi des accents si doux et si touchants, c'est donc qu'il m'aime. Pourquoi ne lui parlerais-je pas de mariage ? Après tout, on voit, dans les romans, que bien des femmes ont demandé la main de leur époux.

Le galant sourit mielleusement au sujet d'hyménée. Tout de suite :

—Dans quel mois aimez-vous à vous marier, vous, M. A... ?

—Dans le mois de mai, ce n'est, alors, que poésie et amour.

—Vous faites le même choix que le mien. Quelle coïncidence d'idées, de goûts de sentiments ! Ma toilette serait de satin blanc, j'aurais un voile et une couronne.

—Nous y arrivons à ce temps des fleurs, ma chérie.

—Si nous nous mariions tous les deux, monsieur A... Nous serions heureux ensemble, n'est-ce pas ? ajoutez-elle, avec quelques efforts.

Cela y est. Alea jacta est.

—Mais c'est le plus beau rêve de ma vie, ma colombe. Quel quantième préfères-tu ? Aimes-tu le quinze ?

—Parfaitement, si ce jour te convient. Nous ferons un voyage.

—A New-York où il y a des merveilles à visiter et

LA SCIENCE POUR TOUS

une partie de notre lune de miel s'écoulera dans un des meilleurs hôtels de cette cité...

—Maman, dit Justine toute rayonnante, le soir, à la veuve, M. A... m'a demandée en mariage et m'a dit de me préparer. Il faut donc que je me mette à l'œuvre pour compléter mon trousseau. Sût de votre consentement il a fixé le treize de mai pour la passation du contrat et la publication du ban à l'église.

Les visites et les veillées deviennent plus fréquentes ; les espérances de la crédule fiancée sont tendrement entrevues... Hélas ! à la date déterminée M. A... ne vient pas. Une lettre de vives supplications le trouve froid comme le marbre. Toute flamme est éteinte dans le cœur du badin. Il avait agi pour rire et elle l'avait pris au sérieux. Voilà !!

En avez-vous déjà vu, lecteur, des jeunes filles de cette sorte, honnêtes néanmoins, qui vont au-devant des garçons au lieu de les laisser venir à elles, les importunent, en se faisant acheter des cadeaux, les accablent de propos chimériques, de chiffons et de fêtes, persistent à demeurer seules avec leur amant au détriment du devoir, font la cour plutôt que d'en être l'objet, vont jusqu'à pousser un jeune homme au mariage et sont plantées là à la veille de convoler. Il y en a bien trop dans notre province de Québec.

Justine a vingt-quatre ans et s'aperçoit qu'elle a suivi une mauvaise tactique pour trouver à se marier, et qu'il faut changer de conduite. Est-il encore temps ? Souhaitons-le-lui sincèrement : elle a si bonne volonté !

AUGUSTIN LELLIS.

L'ÉCLIPSE DU 28 MAI

La nature nous a gratifiés du plus beau temps qu'il était possible de désirer pour la contemplation de ce splendide phénomène astronomique. La veille, un furieux vent de nord-est avait balayé au loin les vapeurs causées par la forte chaleur des trois jours précédents et le soleil se leva, lundi, dans une atmosphère des plus pures. Quelques petits cyrrhus sont venus il est vrai, couvrir de leurs vapeurs, pendant le cours de l'éclipse, le croissant rougeâtre du soleil, mais ils ont vite passé leur chemin, emportés par les courants des hautes régions.

A 7.55 heures la lune commençait son passage sur le disque du soleil et à 9.05 heures elle en éclipsait près des cinq sixièmes. La lumière du soleil, fortement affaiblie à cet instant, avait une teinte rougeâtre qui donnait un aspect assez étrange aux choses. Enfin, à 10 heures 25 minutes, notre satellite se retirait complètement et laissait notre bon soleil nous verser à flots ses rayons bienfaisants. Quant au phénomène assez étrange de la forme des croissants que prennent les rayons solaires en passant entre les feuilles des arbres, je n'ai pu l'examiner et le reconnaître exactement que vers 9 heures, c'est à dire cinq minutes environ avant le maximum de l'éclipse.

Les éclipses de soleil, du moins les éclipses partielles sont assez nombreuses ; dans une période de dix-huit ans et onze jours, il y a eu 70 éclipses, dont 41 de soleil et 29 de lune ; tous les dix-huit ans et onze jours, ces éclipses reviennent périodiquement, aux mêmes intervalles de temps. Malgré la prédominance en nombre des éclipses de soleil, chacun de nous en voit moins que d'éclipses de lune, parce qu'elles sont visibles dans une région plus restreinte. En effet, pendant que chaque fois qu'il se produit une éclipse de lune, il y a, à même de la considérer, près de la moitié des habitants du globe, au contraire, dans une éclipse de soleil, seuls les habitants de la région relativement restreinte où porte l'éclipse peuvent jouir du spectacle.

Il serait inutile d'expliquer ici le principe des éclipses. Nos journaux quotidiens nous en ont donné force détails accompagnés de gravures très bien compréhensibles. Qu'il me suffise de dire, afin de tromper bien des gens, que, même dans une éclipse totale du soleil, la nuit n'est jamais complète, parce que le cône d'ombre lunaire dans lequel passe une petite région de la terre n'est pas assez épais pour empêcher la clarté du soleil de nous arriver par rayonnement, portée sur les vagues atmosphériques. Ce qui aurait lieu si l'atmosphère n'existait pas, et ce qui a toujours lieu dans la lune lorsqu'elle passe dans le cône d'ombre de la terre, beaucoup plus grand et dans un milieu où l'atmosphère fait défaut.

Maintenant, devrai-je ajouter que les éclipses de soleil, contrairement aux croyances et superstitions anciennes, n'ont aucune relation avec les cataclysmes qui peuvent arriver à la surface de notre pauvre planète si souvent éprouvée ? Je ne le pense pas. Aujourd'hui, tout le monde connaît la raison des éclipses et ce qui, autrefois, passait pour un fait incompréhensible et donnait lieu à tant de commentaires, ne paraît plus que comme une conséquence très naturelle de la position que nous occupons dans l'espace. Pas plus que les comètes, les éclipses ne sont à craindre.

Elles sont même à désirer ! En effet, elles peuvent conduire les savants aux découvertes scientifiques les plus importantes en ce qui regarde la constitution et les mouvements dans l'espace de notre roi et dispensateur de la vie. Une foule de savants, emportant avec eux tout un bagage d'instruments de toutes sortes, se sont rendus dans les régions favorisées où l'éclipse du 28 mai devait être totale. Les revues scientifiques, je le suppose, ne manqueront pas de nous entretenir de la mission de ces dévoués savants,

et de rendre compte de leurs travaux. Je demande donc à mes lecteurs de patienter encore quelque temps, et je les tiendrai au courant de ce qui se dira et s'écrira à ce sujet.

GERMAIN BEAULIEU.

NOS FLEURS CANADIENNES

LE SARRASIN

(Famille des polygonées.—Sarrasin commun—*Fagopyrum vulgare.*)

Le sarrasin est proche parent de la renouée, de l'oseille, et de la rhubarbe, puisqu'il fait partie de la même famille. Dans les flores d'autrefois il était classé dans le genre renouée ; par la suite on lui a créé un genre spécial.

Il est originaire de l'Asie. Introduit en Afrique, il fut, par la suite, transporté en Espagne par les Maures, et c'est ce qui lui a valu le nom de Sarrasin.

Ce blé noir a le mérite de pouvoir être cultivé dans les terrains médiocres et de fournir une farine dont on fait du pain, des galettes et des crêpes. Au naturel, il sert encore pour la nourriture des volailles.



Provancher écrit : " Le sarrasin (sic) demande une terre meuble. Très sensible aux influences météoriques, il redoute surtout les vents secs et les gelées. De là vient qu'il réussit mieux dans le voisinage des eaux où les vents sont plus humides. Le sarrasin comparé au froment comme aliment est dans la proportion de 100 à 112 ; il constitue un excellent engrais pour enfouir vert."

Une autre espèce de sarrasin, celui de Tartarie, dont les fleurs sont blanches et les angles des fruits sinués-dentés, est rustique au point qu'il se resème de lui-même, ne craint ni les gelées ni les sables et peut devenir nuisible.

L'étymologie du nom latin de cette plante : fagopyrum, est comme suit : de " fagus ", hêtre, et " pyros ", blé, c'est-à-dire : fruit semblable à celui du hêtre et usité comme le blé.

E.-Z. MASSICOTTE.

RÉPONSES A MES CORRESPONDANTES

Fiancée.—Le linge de table doit être ourlé à la main ; non seulement l'ourlet est plus beau, mais il ne conserve jamais cette tache de crasse qui reste après le blanchissage aux ourlets faits à la machine.

Vivienne.—J'en suis heureuse pour vous, mademoiselle.

Fauvette de mai.—La date dans une lettre qui n'est pas commerciale se met à la fin.

Fernanda.—10. N'en doutez pas ; 20. Oui ; 30. Non ; 40. Sans doute.

Léopold.—Ne présentez jamais une dame à un monsieur ; les personnes plus jeunes sont toujours présentées aux personnes plus âgées.

Christiane.—10. Non, mademoiselle, ce serait tout-à-fait inconvenant ; 20. Pour cela, oui.

Curieuse.—10. Adressez-vous à Mme Emmeline Raymond, rue Jacob 56, Paris ; 20. Je ne connais pas cette publication.

Etienne.—10. Toutes les femmes aiment les fleurs ; 20. Vous ne sauriez mieux faire.

Alyx.—Quelle drôle d'idée vous avez là, au moins en êtes-vous très-sûre.

Minette.—J'ai quelque chose de joli sur le sujet que je publierai dans une quinzaine.

A LA CUISINE

Petits fours.—Battez deux blancs en neige ferme ; ajoutez cuillerées de sucre et poudre et le zeste d'un citron haché fin. Mêlez. Laissez tomber des gouttes de ce mélange sur un papier huilé (les gouttes sont grosses comme la moitié d'une noix.)

Cuisson à feu doux de 15 à 20 minutes.

Bonbons russes.—Mettez dans une casserole non étamée un bol de crème et un bol de sucre en poudre. Posez sur un feu doux et remuez jusqu'à ce que la crème prenne une teinte de café au lait. Versez sur un marbre huilé et coupez la pâte en petits carrés. Les bonbons au caramel se font de la même façon, seulement on emploie de l'eau au lieu de crème, à la dose d'un verre par livre de sucre. Le sucre doit prendre la teinte du caramel.

PRIME GRAPHOLOGIQUE

A la demande de plusieurs lectrices et lecteurs, nous nous sommes décidés à leur offrir des analyses graphologiques. Certaines personnes ont abusé de ces analyses, et sous le couvert d'un prétendu savoir ont analysé le caractère des écritures en disant au hasard ce qui leur passait par la tête.

Mais nous avons à notre disposition un spécialiste des plus habiles, qui par une longue pratique et des milliers d'expériences est parvenu à déchiffrer, à deviner le caractère, les goûts, les penchants de nous tous d'après l'étude approfondie de notre écriture.

C'est donc bien quelque chose de sérieux que nous offrons et d'ailleurs le prix modique et absolument exceptionnel que nous demandons permettra à nos lecteurs de juger de la perspicacité presque magique de notre écrivain.

Il m'est de nous envoyer une page au moins de l'écriture naturelle de la personne dont on veut connaître le caractère, c'est-à-dire que cette écriture soit prise dans une lettre que la personne a tracée, sans pouvoir se douter que cette lettre est destinée à une analyse; il faudrait également que l'écriture ne soit pas une dictée, car dans ce cas la personne en écrivant change sans s'en apercevoir le caractère intime de son écriture.

Joignez à l'envoi de l'écriture à analyser, cinq cents en timbres-poste et l'analyse paraîtra dans le numéro suivant du journal. Les personnes qui désireraient avoir une analyse plus détaillée et envoyée directement à leur adresse devraient joindre 30 cents, en timbres-poste à leur envoi.

Adressez toutes communications concernant ce sujet comme suit : Graphologie, Le MONDE ILLUSTRÉ, 42, Place Jacques-Cartier, Montréal.

Yvette.—Impossible de faire de la graphologie véritable avec une carte de visite. Principalement lorsqu'il n'y a pas de signature. Cependant pour cette fois je vous dirai quelque chose tout en adoucissant les défauts : Timidité; orgueil de supériorité; inclinaison à la mélancolie; forte, même trop forte tendance à l'économie; caractère peu sociable; très beau type à étudier. Domage que vous ne m'avez pas envoyé au moins une page de cette écriture.

Cornichon d'a...—Orgueil de supériorité; goûts simples; aucune aptitude artistique, dévouement; sensibilité extrême; grande économie; ardent au début; promptitude — volonté faible. Vous cachez votre pensée. Nature sensuelle; inégalité de résolution; ordre; ruse. Aptitudes commerciales, imagination pondérée. Faites attention : le cœur gouverne la tête.

Amateur.—Vie matérielle; aucun idéal en vous. Logicien absolu ne croit les choses seulement que s'il peut les analyser. Jugement puissant qui résiste à l'exaltation; presque avare; cœur sec; volonté forte et rude; fera le désespoir de sa femme. Rusé; ne craint pas de conter un mensonge, mais vous aimez à être utile à autrui; pourvu toute fois que vous ne soyez pas obligé de délier les cordons de votre bourse.

Sans gêne.—Goût artistique très prononcé. Élévation de caractère, grandeur, goûts des magnificences; grande ambition; vous ne serez satisfait que lorsque vous aurez acquis une grande renommée. Tenacité; prodigalité, hardiesse; aimez la lutte; orgueil, sensibilité—promptitude extrême.

SERA VOTRE CONSOLATION

Le "VIN MORIN Créso phates" vous guérissant de votre Toux, Rhume, Bronchite, Asthme, Tuberculose, Irritation de la gorge, extinction de la voix, etc.

Cette préparation est célèbre pour toutes les maladies provenant des poumons ou de la gorge.

Se vend partout.

AUX DAMES

BUSCS (CLASPS) DE CORSETS GARANTIS. S'ILS CASSENT REMPLACÉS A NOS FRAIS.

AUX DAMES.—Les personnes fortes, par accident, brisent le busc de leur corset, et plus souvent qu'autrement, les nouveaux buscs qui les remplacent, sont posés de travers. En achetant nos Corsets dans tous les prix (étampés buscs garantis), on ne sera plus à cette peine, nous le poserons à nos frais.

Nous nous sommes fait une si grande clientèle en garantissant et en réparant nos gants français que nous continuons le même système pour nos Corsets. Nous sommes arrivés à contrôler ce qu'il y a de mieux chez les fabricants et, étant manufacturiers nous-mêmes, nous avons tous les avantages en notre faveur; c'est pour cela que dans les Gants et les Corsets, nous pouvons faire et garantir ce qui est impossible à d'autres dans le commerce. En même temps, dans tous nos Corsets, le bout des Aciers étant rivé empêche de percer l'étoffe.

J. B. A. LANCTOT, 152 rue St.-Laurent, Fabricant de Gants.

Voir l'annonce dans notre dernière page.

VOUS SEREZ SATISFAIT DU "BROMA"

Si vous le prenez pour votre faiblesse nerveuse, douleur au côté, près du cœur, au foie et à la tête. Ce tonique donnera une nouvelle impulsion à votre sang affaibli.

Demandez le chez votre marchand de remèdes.

LA BANQUE D'ÉPARGNE

De la Cité et du District de Montréal.

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de Huit Dollars par action sur le capital de cette institution a été déclaré et sera payable à son bureau principal, à Montréal, et après

Mardi, le 3 Juillet prochain

Les livres de transferts seront fermés du 15 au 30 juin prochain, ces deux jours compris. Par ordre du bureau des Directeurs,

H. BARBEAU,

Gérant,

Montréal, 31 mai 1900.

LIBRAIRIE FAUCHILLE

1712 Rue Ste-Catherine, Montréal

Maison fondée depuis 25 ans

En vente toutes les semaines les journaux hebdomadaires suivants: Le supplément du Petit Journal, 3 cents. La Mode Nationale, Le Petit Echo de la Mode, Les Annales Politiques et Littéraires, L'Echo de la Semaine, Le Soleil du Dimanche, Le Petit Parisien, Le Journal des Voyages. Parmi les publications artistiques viennent de paraître: La Grande Vie No 7, Les Femmes Galantes, No 3, La Femme et l'Amour complet en 8 fascicules, Le Panama Salon 1900, 20 cents le No, se vendent séparément, L'Exposition de Paris 1900, plus intéressante que jamais, l'ouverture ayant eu lieu le 14 Avril, prix 15 cents le No.

HOTEL RIENDEAU

PLACE JACQUES-CARTIER MONTREAL

Moderne et confortable
Prix populaires.

TELEPHONES : BELL MAIN 1803. MARSHAND, 66

Bureau de Télégraphe Great North Western et C.P.R.

TEL. BELL EST 846

Dr Jos. Versailles, L. D. S.

CHIRURGIEN-DENTISTE

No 398, rue Rachel

COIN ST-DENIS

MONTREAL

Heures de consultations : 8 A. M. à 8 P. M.

MADAME BIBEAU

Guérie de dérangement et de Maladie Nerveuse par les PILULES ROUGES DU DR CODERRE

Rien ne dérange et ne détruit le système nerveux comme le "beau-mal". Si vous souffrez de douleurs et de faiblesse que vous avez supportées pendant longtemps, elles appauvriront votre sang, briseront vos nerfs et feront de vous une pauvre impotente, névrosée et abattue. LES PILULES ROUGES DU DR CODERRE, prises à la dose de deux, trois fois par jour, immédiatement après les repas, en guérissant ce DÉRANGEMENT dont vous pouvez souffrir, faciliteront et régulariseront les époques douloureuses et irrégulières. Elles guériront votre mal de dos et aussi les douleurs que vous ressentez dans le côté et le bas ventre. Elles guériront les étourdissements et les chaleurs à la figure, ainsi que les engourdissements dans l'âge critique. C'est le remède par excellence pour les femmes nerveuses et leur effet est permanent.

Voici ce que dit Madame Bibeau :

"Je souffrais depuis deux ans de douleurs occasionnées par la naissance de mon dernier bébé. J'avais des douleurs dans le dos, dans les jambes et j'étais à peine capable de marcher. Mon urine me donnait beaucoup de trouble et ne faisait bien souffrir. J'avais toujours les membres engourdis. Mon estomac me faisait mal et j'avais souvent des étourdissements.

"J'ai pris les pilules Rouges du Dr Coderre et après en avoir pris six boîtes, j'ai commencé à obtenir du soulagement, et au bout de quelques semaines, j'étais complètement guérie. Je suis



MME FLÉAR BIBEAU.

maintenant en parfaite santé, mais de temps en temps je prends une boîte de Pilules Rouges du Dr Coderre, car elles soutiennent mes forces.

"DAME E. BIBEAU,

"Jenesee,

"Idaho,

"E. U. A."

Les femmes nerveuses devront éviter de boire du thé ou du café trop fort. Elles devront donner un soin tout particulier à leurs intestins

et prendre les Tablettes Purgatives du Dr Coderre si toutefois elle sont constipées, afin de faciliter leur digestion et éviter les gaz.

Elles doivent aussi se coucher de bonne heure, éviter de s'inquiéter sans motif raisonnable et mettre leur confiance entière dans les Pilules Rouges du Dr Coderre qui ont guéri tant de femmes et vous guériront aussi, si vous les prenez avec soin et persévérance.

Les bureaux de la Compagnie Chimique Franco-Américaine, au No 274 rue Saint-Denis, Montréal, sont ouverts de neuf heures du matin jusqu'à huit heures du soir, tous les jours de la semaine, excepté le dimanche, et les 1 ames qui aimeraient à consulter nos Médecins Spécialistes peuvent se présenter sans crainte et elles recevront d'eux gratuitement, une foule de bons conseils et de bons avis qui aideront certainement à soulager leurs maux et à guérir leurs troubles.

Les Dames qui, à cause de la distance, ne peuvent consulter personnellement les Médecins Spécialistes, peuvent obtenir le même résultat en leur écrivant. Donnez une description complète de votre maladie et vous recevrez par le retour de la maille tous les renseignements nécessaires à votre rétablissement.

Les véritables Pilules Rouges se vendent toujours en boîte contenant 50 pilules chacune et si votre marchand ne les tient pas, nous pourrions vous les expédier sur réception du prix : 50c la boîte ou \$2.50 pour six boîtes. Exigez toujours sur chaque boîte le nom de la COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMÉRICAINÉ, Montréal.

"LES PILULES CARDINALES" DU Dr Ed MORIN

Le Grand Guérisseur de la Femme, de la jeune Fille

LE ROI DES TONIQUES

Acclamées dans tout le pays

Madame BROCHU, de St-Alexandre, surprise et Emmerveillée

Apprécie et proclame l'effet admirable de ce remède sans rival

Madame BROCHU, de Saint-Alexandre, dont le mari, est marchand à ce dernier endroit, dit : Je n'ai pu éprouver du soulagement que par l'usage des "PILULES CARDINALES" du Dr Ed. MORIN. Je souffrais d'une grande débilité, faiblesse féminine; mon estomac n'accusait jamais la faim, les organes digestifs étaient lents, le Foie paresseux, le sang pauvre et décoloré. De tous les remèdes ou Toniques connus, que j'avais employés, aucuns n'avaient pu me guérir.

Cette complication de maux était grave,—il me fallait un remède de maître! Je ne me décourageais point, voulant à tout prix me guérir ou au moins améliorer ma chétive condition. Je connaissais parfaitement les "PILULES CARDINALES" du Dr Ed Morin, par les annonces. J'avais souvent

lu de magnifiques certificats où se révélaient la vertu superbe, les effets quasi-miraculeux de ce remède sans rival.—J'en fis venir une boîte qui opéra à merveille. Ma santé générale s'améliorait rapidement, mes forces revenaient,—je n'étais plus la même personne, renaissant à une vie nouvelle.

J'ai la ferme conviction que les "PILULES CARDINALES" du Dr Ed. MORIN, sont le meilleur Tonique connu sous le soleil pour toutes les maladies de notre sexe.

Madame BROCHU.

En vente partout au prix de 50c la boîte ou six boîtes pour \$2.50. Si votre pharmacien ne veut pas vous en procurer, nous vous en enverrons franco par la poste sur réception du montant. Adressez votre commande à Dr Ed Morin & Cie, 48 rue St-Pierre, Québec.

COIFFURES D'ENFANTS

Un choix extraordinaire de " Sailors " et " Tourmalines " pour enfants, les plus jolis modèles que l'on ait vus à Montréal. Autres petites coiffures dans tous les genres et à très petits prix. CHS. DES JARDINS & CIE, 1533 à 1541, rue Ste-Catherine.

OPINION D'UN PHARMACIEN

M. J. B. Martel, pharmacien à Saint-Romuald, dit ce qui suit au sujet du Vin des Carmes :
" Au début, la vente était difficile ; elle a parti très lentement mais maintenant elle marche toute seule. Mon expérience est que le Vin des Carmes n'a besoin d'être annoncé que pour commencer, ensuite d'un à l'autre l'annonce se fait toute seule. D'après moi, c'est le meilleur vin médicinal qui ait jamais paru. Ses effets sont manifestes.

CHEZ LA FEMME

Les " PILULES CARDINALES " du Dr Ed Morin, combattent avantageusement, l'anémie, faiblesse féminine, pertes blanches, hystérie, retour de l'âge, etc., etc. 50 cents la boîte ou \$2.50 pour six.

FRUIT DE L'EXPERIENCE

La découverte du Baume Rhumal est le fruit d'études et d'expériences suivies faites dans l'intérêt de l'humanité.

CHAPEAUX DE PAILLE

C'est le temps de se coiffer légèrement et avec goût. Nous avons pour messieurs tous les plus élégants modèles de la saison. Epargnez 25 o/o en achetant à la maison CHS. DESJARDINS & CIE, la plus grande du genre au Canada. Nos 1533 à 1541, rue Sainte Catherine.

TOUTES CHOSES EN TEMPS

Le Baume Rhumal guérit les maladies de poitrine : il faut en prendre aussitôt que l'affection se manifeste.

HOTEL ST. JAMES

THEO. LANCTOT, Prop.

VIS-A-VIS
LE G.T.R.
ET PRES
DU C.P.R.

Hôtel de premier ordre et entièrement aménagé à neuf. Confort parfait et prix populaires.

Un PRÊTRE

de ROMÉ a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE - MANQUE D'APPÉTIT
FIEVRES - ÉPUISEMENT avec les
PILULES AN. ONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.
Phie MALAVANT, 10, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCART.

Before. After. Wood's Phosphodine,



The Great English Remedy.
Sold and recommended by all druggists in Canada. Only reliable medicine discovered. Six packages guaranteed to cure all forms of Sexual Weakness, all effects of abuse or excess, Mental Worry, Excessive use of Tobacco, Opium or Stimulants. Mailed on receipt of price, one package \$1. six, \$5. One will please, six will cure. Pamphlets free to any address. The Wood Company, Windsor, Ont.

B. E. McGale, 2123 Notre-Dame Street, Montréal.

Si votre pharmacien n'a pas l'Onguent du Père Ancé allez ou téléphonez chez Rod, Carrière, 1406 Ste-Catherine, dépositaire général.

Combien d'enfants meurent !

Non pas qu'ils manquent de soins ! Ce qui fait défaut, c'est une nourriture appropriée à leur estomac, une nourriture saine, pure, exempte de microbes, comme

LA PEPTONINE .:.

Un aliment complet, facilement assimilable, et que les enfants consomment avec plaisir et profit LA PEPTONINE

Favorise leur croissance

Et les met à même de résister à toutes les maladies qui menacent leur fragile existence.

25c la grande boîte dans toutes les pharmacies et épiceries.
Gros : F. COURSOL, 382, Avenue de l'Hotel-de-Ville, Montréal.

• • VIAUVILLE • •

LA bénédiction de son église, dimanche, le 27 mai dernier, a donné lieu à une fête et à une activité que des villes populeuses auraient enviées.

Montréal a déjà parlé de " Viauville, " elle aura encore raison d'en parler plus que jamais.

La mort de M. C. T. Viau devait naturellement faire éprouver un ralentissement dans l'exécution de son gigantesque projet ; cette phase est passée, et grâce aux plans conçus par feu M. Viau et à l'initiative pratique des exécuteurs testamentaires, Viauville a repris son élan d'expansion et de progrès.

Les travaux d'embellissements et les améliorations pour assurer le confort des visiteurs marchent de front. Notre bureau à deux pas de l'église, sera constamment ouvert.

Les personnes désireuses d'avoir des informations relativement à l'achat des terrains seront reçues avec courtoisie, et tous les renseignements leur seront donnés avec plaisir.

Ceux qui n'ont pas visité Viauville depuis l'année dernière devraient se faire un devoir d'aller constater les progrès qui se sont accomplis et jouir de la beauté de ce site.

Le terrain est sillonné par tous les tramways de la ville, borné par notre beau fleuve, orné d'un splendide parc, et d'une terrasse unique à Montréal.

La source d'eau sulfureuse est connue de toute la population.

Le club National a eu du flair en achetant et en bâtissant ses quartiers à proximité de Viauville.

La piste des courses à deux arpents de l'église aura aussi ses attraits.

Les matériaux sont rares et les prix sont élevés pour cette raison : la construction en général n'est pas aussi considérable que d'habitude. Le capital et les transactions ne peuvent pas cependant rester inactifs, c'est pourquoi les terrains vacants sont en grande demande. La conséquence naturelle de tout cela, c'est que ceux qui veulent faire l'acquisition de terrains sauront faire un choix judicieux, et qu'ils se dirigeront vers l'endroit favori, Viauville.

C'EST LE TEMPS D'ACHETER A VIAUVILLE

Quand le temps de bâtir reprendra à Montréal, (cela avant longtemps) les possesseurs de lots à Viauville, seront dans ce temps-là contents de leurs propriétés, qui auront plus que doublées de valeur.

Il n'y a pas un endroit sur l'île de Montréal qui offre plus de garanti que Viauville pour l'achat et plus d'attraits pour bâtir.

Tous les lots sont offerts à crédit à des conditions exceptionnellement avantageuses.

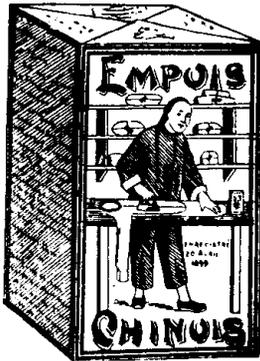
Les personnes désireuses de visiter Viauville peuvent s'y rendre par les grandes artères de Montréal : les chars Ontario Est, Ste-Catherine Est et Notre-Dame Est vous conduisent aux terrains sans transbordements.

Une visite est sollicitée.

SUCCESSION C. T. VIAU

EDOUARD GOHIER, représentant pour la vente des terrains sur les lieux tous les jours, dimanche compris— ou à l'Edifice New York Life, Chambre 502.

Exigez cette vignette sur chaque paquet.



AVEC L'EMPOIS CHINOIS

Une fillette de quinze ans peut repasser et glacer comme le plus habile des chinois. Il s'emploie aussi bien à l'eau froide qu'à l'eau chaude.

ESSAYEZ-LE

Manufacturé seulement par le

MOULIN OCEAN

1094 Rue St-André, Montréal.

Heures de bureau
9 h. a. m. à 6 h. : p. m.

Tel. Bell
Main 3391

VICTOR ROY

ARCHITECTE & EVALUATEUR

Membre A. A. P. Q.

No. 146 Rue Saint-Jacques

MONTREAL.

GRATIS aux HOMMES

Tout homme qui écrira au "State Medical Institute, 755, Elektron Building, Fort Wayne, Ind., peut avoir gratis un paquet échantillon d'un des plus remarquables traitements à la maison, ce remède a guéri des milliers d'hommes, qui pendant des années, ont souffert des effets de faiblesse résultant d'erreurs de jeunesse, perte prématurée de vitalité et de la mémoire, faiblesse des reins, varicocèle et leurs suites. Envoyé sous enveloppe ordinaire. Ecrivez aujourd'hui.

ETES-VOUS SOURD ?

La surdité à quelque degré que ce soit et maintenant guérie ; les sourds-muets seuls sont incurables. Méthode simple et nouvelle. Le bourdonnement cesse immédiatement. Spécifiez votre cas ; nous ferons un examen sérieux de ce cas et vous enverrons gratuitement tous renseignements.

Dir. Dalton's Aural Clinic,

596, AVENUE LA SALLE, CHICAGO, ILL.

La demande croissante pour le

Pin Rouge

DU SUD

du Dr HARVEY

démontre que ceux qui s'en servent, ont dit à leurs amis comment ils ont senti un

SOULAGEMENT IMMEDIAT

DE

Toux très obstinés

et cela sans déranger la digestion.

Bouteilles, bonne mesure, 25c.

CIE DE MEDECINE HARVEY

424 RUE ST-PAUL, MONTREAL.

Un Bienfait pour le Beau Sexe

Aux Etats-Unis, G. P. Demartigny, Manchester, N.H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une botte, avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00.

Dépôt général pour la puissance :

L. A. BERNARD,

1882 Rue Ste-Catherine, Montréal.

BUSC (Clasp) DE CORSETS



Si le BUSC de votre Corset CASSE, nous le réparons à nos FRAIS.

Le moyen est D'ACHETER notre CORSET ETAMPÉ qui ne se trouve pas AILLEURS.

De tous nos Corsets de 35c et plus, le BOUT des ACIERS est RIVÉ, ce qui EMPECHE de percer l'étoffe, les fait durer le double du temps, avantage qu'on ne trouve pas AILLEURS.

J. B. A. LANCTOT, Fabricant de Gants



Téléphone Main 3187

152, Rue Saint-Laurent, MONTREAL.

Breveté au Canada et aux Etats-Unis.

14267



La mère.—Il est temps de la marier !
Le père.—Pas avant d'avoir trouvé un mari qui lui convienne !
La mère.—... Moi, je n'ai pas attendu aussi longtemps que ça.

Dr J. G. A. Gendreau

CHIRURGIEN-DENTISTE

20 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.

Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell : Main 2915.

L. N. BÉTOURNAY.

A. CIRIOUX

J. E. LALONDE.

Royal Silver Plate Co.

Plaquers en Or et en Argent.

VIEILLES ARGENTERIES
de table et d'ornementation.

ARTICLES DE FANTAISIE
ORNEMENTS D'EGLISES.

Réparés et Argentés

Prix Modérés. Satisfaction Garantie.

Dorure une Spécialité.

40 Cote St-Lambert, - Montréal.

Tel. Bell : Main 1387



THE "BEST" LAMPES A GASOLINE

La lumière la plus économique, la plus puissante du monde

Fait et brûle son propre gas. Les lampes sont portatives. Pas besoin de tuyaux, de fils ou de machines à gaz. Une lumière parfaitement blanche, régulière, puissante, et acceptée par toutes les assurances.

100 Chandelles 20 heures pour 5 cts.

Pas de mèches à arranger, pas de fumée, pas d'odeur. Pas de cheminées à nettoyer. Eclairage supérieur à l'électricité, l'acétylène, ou l'huile de charbon

L'économie de l'éclairage sauve le prix des lampes en trois mois.



A VENDRE PAR

The Modern Light

2116 Ste-Catherine,

MONTREAL.

Agents demandés.

FUMEZ LE FAMEUX CIGARE

...La...

Champagne

Préférés des connaisseurs - Fait du plus pur HAVANNE - Supérieur à tous les autres cigares à 10cts.



JOURNAL DE LA JEUNESSE, Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro : quarante centimes. Abonnements : Union postale un an 22 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79 Paris.

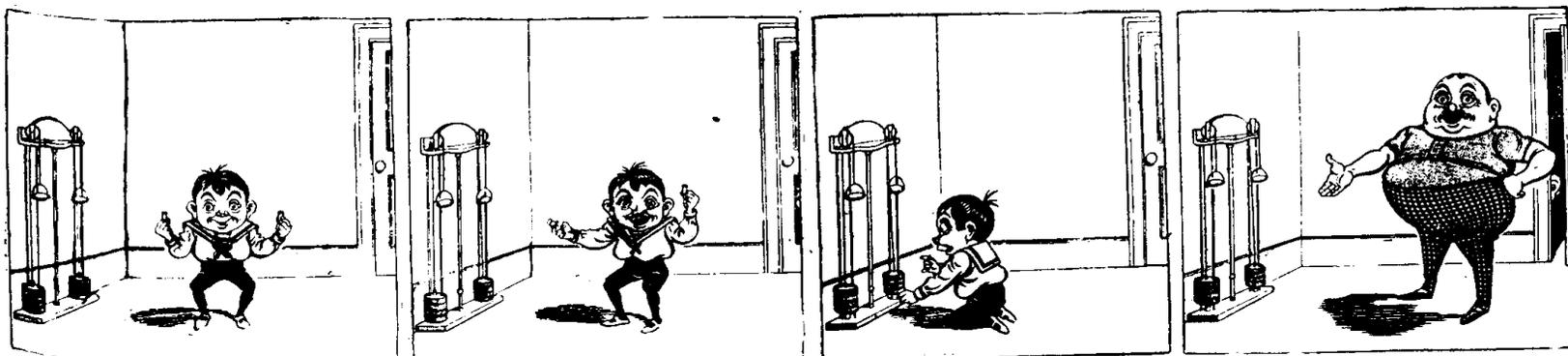
MON JOURNAL, Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 8 à 12 ans, illustré de gravures en noir et en couleurs, paraît tous les samedis. Le numéro, quinze centimes. Abonnements : Union postale, un an 10 fr., six mois 5 fr. 50. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Librairie Hachette & Cie, 79 boulevard Saint-Germain Paris.

LE TOUR DU MONDE Très jolie publication illustrée, de 24 pages petit in-folio. Très instructive, contient des renseignements géographiques précis ; des études sérieuses sur les divers pays du monde, leur fertilité, leurs genres de productions, leur avenir. Des questions politiques et diplomatiques, le tout, dit. Sous ce titre : "Boîte aux lettres," des réponses à toute lettre se rapportant à des voyages, des projets de voyage, etc. Abonnements pour l'étranger un an 28 francs ; six mois, 16 francs ; le numéro 51 centimes. Librairie Hachette 79, Boulevard Saint-Germain, Paris, France.

LA PAGE COMIQUE



LE PERROQUET GRIS OU AVENTURE DE CHASSE, PAR ÉMILE COHL, PARIS
Pour LE MONDE ILLUSTRÉ

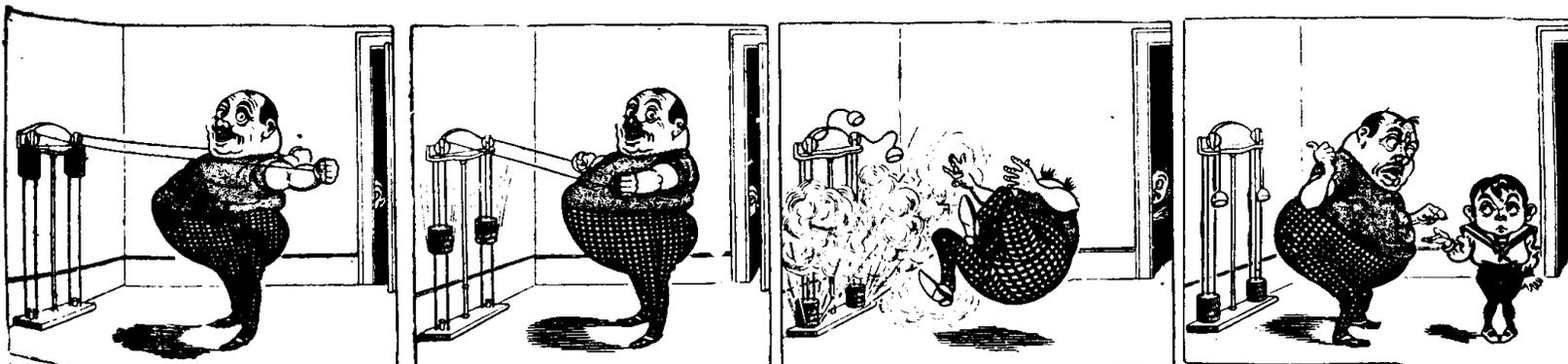


Bidou. — J'ai trouvé deux cartouches blanches. De quelle manière vais-je m'y prendre pour en retirer le plus de plaisir ?

— Hurrah ! Voici l'appareil gymnastique de mon oncle Bob ! Il va l'essayer aujourd'hui. Je vais mettre une cartouche sous chaque poids.

— Bon ! les voilà placées. L'oncle Bob ne les verra pas.

Oncle Bob. Ah ! voici mon nouvel appareil. Je vais en essayer l'effet. On dit qu'il n'y a rien de mieux pour le système nerveux.



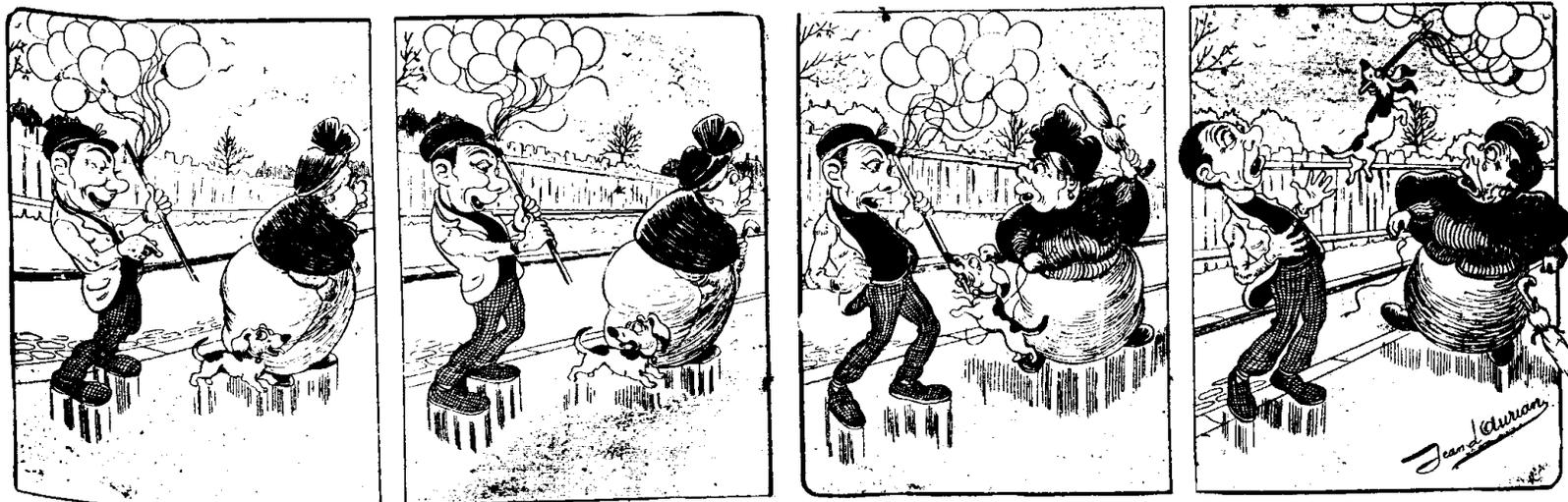
— Hein ! Comme je soulève ça avec aisé. Je suis encore vigoureux.

— Je les laisse descendre un peu...

— puis, allez-y !!!!!

Oncle Bob (après être revenu de sa frayeur). — Bidou, mon cher, veux-tu aller chez le pharmacien et m'acheter une bouteille de son meilleur tonique, et ensuite aller au magasin d'où cet appareil vient et leur dire qu'il a fait explosion.

L'ESPRIT AMÉRICAIN



ASCENSION INATTENDUE, PAR JEAN D'AURIANT

LES REPROUVES

PREMIERE PARTIE

“ Oh ! que deviendrais-je si mon père n'est pas bon pour moi, dit-elle, j'ai si souvent songé au moment où il reviendrait auprès de moi. J'ai compté les jours, et s'il n'est pas bon pour moi, s'il ne m'aime pas...”

Elle se couvrit la figure avec ses petites mains blanches et détourna la tête.

“ Laure, s'écria Arthur Lovel se servant pour la première fois de son nom de baptême, comment peut-on ne pas vous aimer ? Comment...”

Il s'arrêta à demi honteux de son enthousiasme passionné. Dans ces quelques paroles il avait révélé le secret de son cœur, mais Laure Dunbar était trop innocente pour comprendre la signification des quelques mots qui lui avaient échappé.

Mistress Madden la comprit parfaitement et elle adressa au jeune homme un sourire approbateur.

Arthur Lovel était le favori de la nourrice de Laure Dunbar. Elle savait qu'il adorait sa jeune maîtresse et elle le regardait comme le modèle de tout ce qui est noble et chevaleresque.

Elle se mit à remuer le service à thé en argent et puis elle quitta la chambre laissant Laure et le jeune avoué en tête-à-tête.

Miss Laure Dunbar avait repris sa place auprès de la fenêtre. Son coude était appuyé sur le bras rembourré du fauteuil et sa main supportait sa tête. Ses yeux étaient fixés droit devant elle et leur regard avait une expression pensive qui ne lui était pas familière, car sa nature était aussi gaie que celle d'un oiseau qui fait retentir l'air de ses chants.

Arthur Lovel se rapprocha de la pensive jeune fille.

“ Laure, dit-il, pourquoi êtes-vous silencieuse ? Je ne vous ai jamais vue si sérieuse, excepté à l'époque de la mort de votre grand-père.

— Je songe à mon père, répondit-elle d'une voix tremblante qu'entrecoûpaient ses larmes, je songe que peut-être il ne m'aimera pas.

— Ne vous aimera pas, Laure, qui peut s'en empêcher ? Oh ! si j'osais, si je pouvais me hasarder, il faut que je parle, Laure Dunbar, ma vie entière dépend du résultat, et je parlerai. Je ne suis pas pauvre, Laure, mais vous êtes tellement séparée du reste du monde par la fortune de votre père que j'ai eu peur de parler. J'ai eu peur de vous dire ce que vous auriez découvert vous-même si vous n'étiez aussi innocente que vos colombes de Mandeley.

La jeune fille le regarda avec des yeux étonnés encore humides des larmes qu'elle n'avait pas versées.

“ Je vous aime, Laure, je vous aime. Le monde dirait que je ne ne suis pas en ce moment votre égal comme position, mais je suis homme et j'ai l'ambition ainsi que l'énergique volonté d'un homme fort. Tout est possible à celui qui a juré de vaincre, et pour vous, Laure, pour votre amour, je surmonterais des obstacles invincibles pour tout autre. Je vais dans l'Inde,

Laure, je vais y faire mon chemin vers la gloire et la fortune, car la gloire et la fortune sont des esclaves qui répondent à l'appel de l'homme brave et qui ne commandent qu'autant que ceux qui les appellent sont des cœurs faibles. Rappelez-vous, ma bien-aimée, que cette fortune qui se dresse maintenant entre vous et moi, peut ne pas être toujours à vous ; votre père n'est pas vieux, il peut se remarier et avoir un fils qui héritera de ses biens. Plût à Dieu, Laure, qu'il en fût ainsi ! Mais, quoi qu'il en soit, je ne désespère de rien si je puis espérer votre amour. Oh ! Laure, un seul mot qui me permette d'espérer. Souvenez-vous combien nous avons été heureux ensemble ; tout enfant nous avons joué avec les fleurs et les papillons dans les jardins de Mandesby, plus tard nous avons erré en nous



Il avait été épouvanté en apercevant la figure du mort.—Page 45 col. 3

donnant la main sur les bords de l'Avon, et quand vous avez été femme et moi homme, nous nous sommes tenus tristes et silencieux au lit de mort de votre grand-père.

Le passé est un lien entre nous, Laure. Jetez un regard de retour sur ces jours heureux et prononcez un mot, ma bien-aimée, un seul mot pour me dire que vous m'aimez.”

La jeune fille le regarda avec un doux sourire et mit sa douce main blanche dans la sienne.

“ Je vous aime, Arthur, dit-elle, aussi tendrement que j'eusse aimé mon frère si j'en avais eu un à aimer.”

Le jeune homme courba la tête en silence. Quand il la releva, Laure Dunbar s'aperçut qu'il était très-pâle.

“ Vous ne m'aimez que comme un frère, Laure.

— Comment voulez-vous que je vous aime ?” dit-elle innocemment.

Arthur Lovel la regarda avec un triste sourire, un sourire tendre qui était d'une beauté exquise, car c'était celui d'un homme qui se prépare à renoncer à son bonheur à cause de celle qu'il aime.

“ Assez, Laure, dit-il tranquillement. J'ai entendu ma sentence. Vous ne m'aimez pas, chère, vous ne connaissez pas encore la grande fièvre de la vie.”

Elle joignit les mains et le regarda d'un air suppléant.

“ Vous n'êtes pas fâché contre moi, Arthur ? dit-elle.

— Fâché contre vous, chère bien aimée !

— Et vous m'aimez toujours ?

— Oui, Laure, avec tout le dévouement d'un frère. Et si jamais vous avez besoin de mes services, vous verrez ce que c'est que d'avoir un ami fidèle pour qui la vie est peu de chose à côté de votre bonheur.”

Il n'en dit pas plus long, car un bruit de roues se fit entendre au-dessous de la fenêtre, et deux coups de marteau retentirent à la porte du vestibule.

Laure tressaillit, et sa figure animée devint pâle

“ Mon père est arrivé !” s'écria-t-elle.

Mais ce n'était pas son père, c'était M. Balderby qui venait en droite ligne de Saint-Botolph-Lane, où il avait reçu la dépêche télégraphique d'Henri Dunbar.

Les couleurs s'effacèrent complètement de la figure de Laure en reconnaissant le plus jeune associé de la maison de banque.

“ Quelque chose est arrivé à mon père, cria-t-elle.

— Non, non, miss Dunbar, dit M. Balderby s'empresant de la rassurer. Votre père est arrivé sain et sauf en Angleterre et se porte bien, autant que je puis le croire. Il est à Winchester, et il a télégraphié pour me dire d'aller le rejoindre immédiatement.

— Il est arrivé quelque chose ?

— Oui, mais pas à M. Dunbar lui-même, si j'en juge par la dépêche télégraphique qui me recommande de venir ici vous prévenir de ne pas attendre votre père avant quelques jours, et puis de partir pour Winchester avec un homme de loi.

— Un homme de loi ! s'écria Laure.

— Oui je me rends à Lincoln's-Inn tout de suite, chez MM. Walford et Walford, nos hommes d'affaires.

— Emmenez M. Lovel avec vous, dit miss Dunbar, il a toujours servi de conseil à mon pauvre grand-papa. Emmenez-le avec vous.

— Oui, M. Balderby, ajouta le jeune homme, je vous prie de me laisser vous accompagner. Je serai heureux d'être utile à M. Dunbar.”

M. Balderby hésita quelques instants.

“ Ma foi, je ne vois pas pourquoi vous ne viendriez pas si vous le désirez, dit-il ensuite. M. Dunbar dit

qu'il lui faut un homme de loi sans nommer personne. Nous économisons du temps puisqu'il vous plaît de venir, car nous pourrions prendre l'express de onze heures.”

Il regarda sa montre.

“ Il n'y a pas une minute à perdre. Bonjour, miss Dunbar, nous aurons soin de votre père et nous vous le ramènerons en triomphe. Venez, Lovel.”

Arthur Lovel serra la main de Laure, murmura quelques mots à son oreille et disparut avec M. Balderby.

Elle avait sonné le glas de mort de ses plus chères espérances ; il avait lu sa sentence sur l'innocente figure de la jeune fille, mais il l'aimait toujours.

Il y avait quelque chose dans sa candeur virginale, dans sa brillante et jeune beauté qui faisait vibrer en lui les cordes les plus nobles de son cœur. Il l'aimait avec un dévouement chevaleresque, qui est, après tout, aussi naturel chez un jeune Anglais des temps modernes qu'on croit à tort dégénérés, que l'était l'amour du roi Arthur, ce chevalier incomparable pour sa belle reine.

XIII.—L'ENQUÊTE.

L'enquête du coroner, qui avait été fixée pour midi ce jour-là, fut retardée jusqu'à trois heures de l'après-midi sur la demande pressante de Henri Dunbar.

Quand donc a-t-on refusé la demande pressante d'un millionnaire ?

Le coroner, qui était un petit homme remuant, accéda très-volontiers aux désirs de M. Dunbar.

« Je suis étranger en Angleterre, dit l'Anglo-indien ; jamais de ma vie je n'ai assisté à une enquête. L'homme assassiné avait des relations avec moi. On l'a vu pour la dernière fois en ma compagnie. Il est absolument nécessaire que j'aie un conseiller légal pour s'occuper, dans mon intérêt, de ce qu'il y aura à faire. Qui sait quels soupçons peuvent s'élever contre mon nom et mon honneur ? »

Le banquier faisait cette remarque en présence de quatre ou cinq jurés, du coroner et de M. Sander, le médecin qui avait été mandé pour examiner le cadavre de l'homme qu'on supposait avoir été assassiné. Chacun de ces gentlemen protesta à haute voix et avec indignation contre l'idée de la simple possibilité qu'un soupçon, ou l'ombre d'un soupçon, pût s'attacher à un homme comme M. Dunbar.

Ils ne savaient évidemment rien sur son compte, si ce n'est qu'il était Henri Dunbar, chef de la riche maison de banque Dunbar, Dunbar et Balderby et qu'il était millionnaire.

Était-il probable qu'un millionnaire eût commis un meurtre ?

Quand avait-on vu un millionnaire commettre un meurtre ? Jamais à coup sûr !

L'Anglo-indien était assis dans son salon particulier à l'hôtel *Georges*, écrivant et examinant ses papiers (écrivait constamment et arrangeant sans cesse les paquets de lettres du nécessaire à dépêches) en attendant l'arrivée de M. Balderby.

Le retard accordé par le coroner était une bonne aubaine pour le maître des *Armes du Forestier*. La foule entrainait et sortait, flânait autour de la maison et s'arrêtait au comptoir, buvant et causant tout le temps ; et le sujet de chaque conversation était le meurtre commis dans le bosquet sur le chemin de Sainte-Croix.

M. Balderby et Arthur Lovel arrivèrent à l'hôtel *Georges* quelques minutes avant deux heures. On les introduisit aussitôt dans l'appartement où Henri Dunbar les attendait.

Arthur Lovel avait songé à Laure et au père de Laure depuis le départ de Londres. Il s'était demandé, à mesure qu'il se rapprochait de plus en plus de Winchester, quelle serait la première impression que ferait sur lui M. Dunbar.

Cette première impression ne fut pas bonne ; M. Dunbar était un homme beau, très-beau même, grand, à tournure aristocratique, et ayant dans ses manières une certaine grâce hautaine qui s'harmonisait parfaitement avec sa bonne mine. Mais, malgré tout cela, l'impression qu'il fit sur Arthur Lovel ne fut pas agréable.

Le jeune avoué avait entendu faire de vagues allusions à l'anecdote du faux par ceux qui connaissaient à fond l'histoire de la famille Dunbar, et il avait appris que la vie qu'avait menée Henri Dunbar au commencement de sa jeunesse avait été celle d'un prodige égoïste.

Peut-être ceci eut-il quelque influence sur ses sentiments dans sa première entrevue avec le père de la femme qu'il aimait.

Henri Dunbar fit le récit du meurtre. Les deux hommes furent terrifiés par cette nouvelle.

« Mais où est Sampson Wilmot ? s'écria M. Balderby ; c'est lui que j'avais envoyé à votre rencontre, sachant que c'était la seule personne de la banque qui se souvint de vous et dont vous puissiez vous souvenir. »

—Sampson est tombé malade en route, d'après ce que m'a dit son frère, répondit Monsieur Dunbar. Joseph a laissé le pauvre vieillard quelque part en chemin.

—Il n'a pas dit où ?

—Non ; et, chose étrange, j'ai oublié de le lui demander. Le pauvre diable m'a amusé avec les vieux souvenirs du passé dans le trajet entre Southampton et Winchester, et nous n'avons que très-peu parlé du présent.

—Sampson doit être bien malade, reprit M. Balderby ; car sans cela il serait revenu Saint-Botolph-Lanme raconter ce qui c'était passé.

M. Dunbar sourit.

« S'il était trop malade pour arriver jusqu'à Southampton, il ne pouvait évidemment pas retourner à Londres », dit-il avec une suprême indifférence.

M. Balderby, qui avait très-bon cœur, fut chagriné à l'idée que Sampson Wilmot avait été abandonné tout malade parmi des étrangers.

Arthur Lovel garda le silence ; il était assis un peu à l'écart des deux autres hommes et il examinait Henri Dunbar.

A trois heures, l'enquête commença. Les témoins appelés furent deux Irlandais, Patrick Hennessy et Philippe Murtock, qui avaient trouvé le cadavre dans un ruisseau, près de Sainte-Croix ; M. Sander, le médecin, le bedeau qui avait vu les deux hommes, leur avait parlé, et avait ensuite montré la cathédrale à M. Dunbar, le maître de l'hôtel *Georges*, le garçon qui avait accueilli les deux voyageurs et pris les ordres de M. Dunbar pour le dîner, et enfin M. Dunbar lui-même.

Il y avait beaucoup de monde dans la salle, car en ce moment la nouvelle du meurtre avait circulé au loin. Dans le nombre des curieux se trouvaient des gens influents, entre autres sir Arden, l'un des magistrats du comté, en résidence à Winchester ; Arthur Lovel, M. Balderby et l'Anglo-indien formaient un petit groupe assis un peu en dehors de la foule.

Les jurés prirent place à une longue table en acajou. Le coroner s'assit au bout.

Mais, avant de commencer l'interrogatoire des témoins, les jurés furent conduits dans la chambre obscure, où le cadavre gisait sur une des longues tables de l'estaminet. Arthur Lovel les suivit, et le médecin procéda de nouveau à l'examen du cadavre afin de pouvoir fournir les preuves de ce qui avait occasionné la mort.

La figure du mort était contractée et noircie par l'agonie de la strangulation. Le coroner et les jurés la regardèrent avec étonnement et épouvante. Parfois, un coup de poignard qui va droit au cœur laissera la figure de la victime aussi calme que celle d'un enfant endormi. Mais dans ce cas, il n'en était pas de même. L'horrible marque de l'assassinat se voyait sur ce front roide. L'horreur, la surprise et l'affreuse agonie d'une mort soudaine se confondaient dans l'expression de cette physiologie.

Les jurés causèrent un moment entre eux à voix basse, firent quelques observations au médecin, puis sortirent sans bruit de la chambre obscure.

Les faits du meurtre étaient très-simples et faciles à établir en quelques mots. Mais quelle que pût être la vérité de cette terrible histoire, ils ne renfermaient rien qui aidât à éclaircir le mystère.

Arthur Lovel, qui observait le cas dans les intérêts de M. Dunbar, adressa plusieurs questions aux témoins. Henri Dunbar fut lui-même la première personne interrogée. Il exposa le compte rendu très-simple et très intelligible de tout ce qui s'était passé depuis son débarquement à Southampton.

« J'ai trouvé le défunt qui m'attendait au bédarcadère, dit-il ; il m'a raconté qu'il était venu en remplacement d'une autre personne. Je ne l'ai pas reconnu tout d'abord, c'est-à-dire que je n'ai pas reconnu en lui le valet qui avait été à mon service avant mon départ d'Angleterre, il y a trente-cinq ans. Mais il s'est fait connaître plus tard, et il m'a dit qu'il avait rencontré son frère à Londres, le quinze du courant, et avait fait avec lui une partie du trajet vers Southampton. Il m'a raconté aussi qu'en route, Sampson Wilmot, beaucoup plus âgé que lui, était tombé malade, et que leur séparation avait eu lieu. »

M. Dunbar dit tout cela avec un calme parfait et très-délibérément. Il était même si calme, si résolu,

qu'on aurait dit presque qu'il récitait quelque chose appris par cœur.

Arthur Lovel, qui le regardait attentivement, s'en aperçut et en fut étonné. C'est chose habituelle qu'un témoin, même indifférent, en faisant sa déposition sur quelque chose de peu important soit confus, balbutie, hésite et se contredise même. Mais Henri Dunbar n'était nullement ému par l'affreux événement. Il était pâle, mais ses lèvres serrées, son attitude roide et son regard résolu attestaient la vigueur de ses nerfs et la force de son intelligence.

« Cet homme doit être de fer, se dit Arthur Lovel. Il est ou un grand homme ou un méchant homme. J'ai peur de choisir entre les deux. »

—En quel endroit le décédé Joseph Wilmot a-t-il dit qu'il avait laissé son frère Sampson ? demanda le coroner.

—Je ne m'en souviens pas.

Le coroner se gratta le menton d'un air pensif.

« C'est un peu étrange, dit-il ; le témoignage de ce Sampson pourrait jeter quelque lueur sur cet événement très mystérieux. »

M. Dunbar acheva ensuite de raconter son histoire.

Il parla du déjeuner à Southampton, du voyage de Southampton à Winchester, de la promenade de l'après-midi dans les prairies près de Sainte-Croix.

« Pouvez-vous nous désigner exactement l'endroit où vous vous êtes séparé du décédé ? demanda le coroner. »

—Non, répondit M. Dunbar ; souvenez-vous que je suis étranger en Angleterre. Je ne suis pas venu ici depuis mon enfance. Mon vieux camarade de collège, Michel Marston, se maria et s'établit aux Fougères pendant mon séjour dans l'Inde. J'ai trouvé à Southampton que j'avais quelques heures de disponibles avant l'arrivée de l'express pour Londres, et je suis venu ici pour voir mon vieil ami. J'ai été très désappointé en apprenant qu'il était mort. Mais j'ai pensé que je ferais bien d'aller rendre visite à sa veuve, qui me raconterait sans doute les derniers moments de mon pauvre ami. J'ai traversé avec Joseph Wilmot la cour de la cathédrale, et nous avons pris le chemin de Sainte-Croix. Le bedeau nous a vus et nous a adressé la parole à notre passage. »

Le bedeau, qui était debout parmi les autres témoins, attendant son tour d'être interrogé, s'écria alors :

« Oui, je vous ai vu, monsieur, je m'en souviens très-bien. »

—A quelle heure êtes-vous parti de l'hôtel *Georges* ?

—Un peu après quatre heures.

—Où êtes-vous allé ensuite ?

—Je suis allé, répondit hardiment M. Dunbar, dans le bosquet avec le décédé auquel je donnais le bras. Nous avons fait environ un quart de mille sous les arbres, et j'avais l'intention de pousser jusqu'aux Fougères pour y voir la veuve de Michel Marston, mais mes habitudes ont été sédentaires pendant les dernières années, et la chaleur du jour et la fatigue de la marche m'ont fait réfléchir que je n'en aurais pas la force. J'ai envoyé Joseph Wilmot aux Fougères, avec un message pour mistress Marston, à qui je demandais à quelle heure je pourrais me présenter chez elle aujourd'hui, et je suis revenu à la cathédrale. Joseph Wilmot, après s'être acquitté de sa commission, devait venir m'y reprendre.

—Il devait revenir à la cathédrale ?

—Oui.

—Mais pourquoi ne serait-il pas revenu à l'hôtel *Georges* ? pourquoi l'attendre à la cathédrale ? »

Arthur Lovel écoutait avec une étrange expression sur la physiologie. Si Henri Dunbar était pâle, son conseiller légal l'était plus encore. Les jurés regardaient le coroner avec stupéfaction, comme s'ils eussent été effrayés de son impertinence à l'égard du chef de la grande maison de banque Dunbar, Dunbar et Balderby. Comment osait-il, ce coroner, dont le revenu était de cinq cents livres par an au plus, comment osait-il discuter ou trouver invraisemblable une assertion de Henri Dunbar ?

L'Anglo-Indien sourit d'un air légèrement dédaigneux. Il était debout, dans une attitude nonchalante, jouant avec les breloques de sa chaîne de mon

tre, et le soleil brûlant du mois d'août, qui pénétrait par une fenêtre sans rideaux en face de lui, éclairait en plein sa figure. Mais il n'essayait pas de se soustraire à ce flot de lumière qui l'aveuglait. Il faisait face au soleil, face au coroner et aux jurés, et face au regard scrutateur d'Arthur Lovel. Pas du tout abattu, insouciant et gracieux comme s'il eût été dans une salle de bal, il était le héros du moment, qu'admiraient tous ceux qui le regardaient, et il racontait devant le coroner et les jurés l'histoire sans suite de la mort de son ancien valet.

— « Oui, se dit de nouveau M. Lovel en scrutant la physionomie du riche personnage, oui, ses nerfs doivent être d'acier. »

XIV.—ARRETÉ

Le coroner répéta sa question.

— « Pourquoi avez-vous dit au décédé de venir vous rejoindre à la cathédrale, M. Dunbar ? »

— « Tout bonnement parce que c'était mon idée en ce moment, répondit l'Anglo-Indien froidement ; j'avais la fantaisie de visiter la cathédrale, et je pensais que Wilmot reviendrait des Fougères assez à temps pour examiner avec moi une partie de l'édifice. Il était très intelligent et sa société me plaisait. »

— « Mais la course aux Fougères et le retour devaient prendre du temps. »

— « Peut-être bien, répondit M. Dunbar. Je ne connaissais pas la distance et je ne calculai pas le temps qu'il lui faudrait pour aller aux Fougères. Je dis seulement au décédé : « Je vais retourner visiter la cathédrale, et je vous attendrai là. » Je lui recommandai ensuite de se dépêcher le plus possible. »

— « Est-ce là tout ce qui se passa entre vous ? »

— « Tout. Je repris ensuite le chemin de la cathédrale. »

— « Et vous y attendîtes le décédé ? »

— « Oui, je l'attendis jusque vers l'heure pour laquelle j'avais commandé le dîner à l'hôtel *Georges*. »

Il y eut une pause durant laquelle le coroner sembla réfléchir profondément.

— « Je suis forcé de vous faire encore une question, M. Dunbar, dit-il au bout d'un moment avec un peu d'hésitation. »

— « Je suis prêt à répondre à toutes les questions qu'il vous plaira de m'adresser, répliqua M. Dunbar d'un ton très calme. »

— « Etiez-vous dans de bons termes avec le décédé ? »

— « Je viens de le dire à l'instant, nous étions dans d'excellents termes. Je le trouvais agréable compagnon ; ses manières étaient celles d'un gentleman. Je ne sais pas comment il avait fait son éducation, mais de manière ou d'autre, il s'était arrangé pour avoir une certaine érudition. »

— « Je comprends que vous étiez amis au moment de sa mort, mais avant cette époque ? »

— « M. Dunbar sourit. »

— « J'ai habité l'Inde pendant trente-cinq ans, dit-il. Précisément. Mais avant votre départ pour l'Inde, n'y eut-il pas quelque malentendu, quelque querelle sérieuse entre vous et le décédé ? »

— « M. Dunbar rougit tout à coup, et ses sourcils se contractèrent comme si tout son empire sur lui ne suffisait pas contre les souvenirs désagréables du passé. »

— « Non, dit-il résolument, je n'eus jamais de querelle avec lui. »

— « N'y eut-il pas de motif d'hostilité entre vous ? »

— « Je ne comprends pas votre question. Je vous dis que je n'eus jamais de querelle avec lui. »

— « Peut-être non, mais il aurait pu y avoir quelque animosité cachée, quelque sentiment étouffé, plus fort qu'une colère franchement exprimée. Existait-il un sentiment de cette nature ? »

— « Pas chez moi. »

— « Et chez le décédé ? »

— « M. Dunbar jeta un regard furtif vers William Balderby. Les paupières du plus jeune associé s'abaissèrent sous ce regard. »

— « Il était clair qu'il connaissait l'histoire des faux billets. »

Si le coroner de Winchester eût été un homme habile, il eût suivi ce regard de M. Dunbar et compris que le plus jeune associé savait quelque chose sur les antécédents du mort. Mais le coroner n'était pas un observateur très fin, et le regard inquiet de M. Dunbar lui échappa.

— « Oui, répondit l'Anglo-indien, Joseph Wilmot me gardait rancune avant mon départ pour Calcutta, mais nous avons réglé cette affaire à Southampton, et je lui avais promis une rente annuelle. »

— « Vous lui aviez promis une rente annuelle ? »

— « Oui, pas très forte, seulement cinquante livres par an, et il fut très satisfait de cette promesse. »

— « Il avait donc des droits sur vous ? »

— « Il n'avait aucun droit, répondit M. Dunbar avec hauteur. »

Evidemment cela ne pourrait plaire à un millionnaire d'être questionné ainsi par un impertinent coroner du Hampshire.

Les jurés sympathisèrent avec le banquier. Le coroner eut l'air embarrassé.

— « Si le décédé n'avait aucun droit sur vous, pourquoi lui aviez-vous promis une rente ? demanda-t-il après une pause. »

— « Je la lui avais promise à cause des souvenirs du vieux temps, répondit M. Dunbar. Joseph Wilmot était mon valet favori il y a trente-cinq ans ; nous étions jeunes tous les deux ; je crois qu'il avait à cette époque une affection très sincère pour moi, moi je sais que je l'avais toujours aimé. »

— « Combien de temps êtes-vous resté dans le bosquet avec le décédé ? »

— « Pas plus de dix minutes. »

— « Et vous ne pouvez désigner l'endroit où vous l'avez laissé ? »

— « Pas très-facilement ; si j'étais sur les lieux, je pourrais peut-être l'indiquer. »

— « Quel temps s'est-il écoulé depuis le moment où vous êtes éloigné de la cathédrale avec le décédé jusqu'à votre retour sans lui ? »

— « Peut-être une demi-heure, »

— « Pas plus longtemps ? »

— « Non, je suis sûr du fait. »

— « Merci, monsieur Dunbar, cela suffira pour le moment, » dit le coroner.

Le banquier retourna à sa place. Arthur Lovel, qui l'observait toujours, vit que sa main forte et blanche tremblait un peu pendant que ses doigts jouaient avec les breloques brillantes suspendues à sa chaîne d'or massif.

Le bedeau fut interrogé ensuite.

Il déclara qu'il flânait dans la cour de la cathédrale au moment où deux hommes l'avaient traversée. Il raconta comment il s'en allaient bras dessus bras dessous, riant et causant ensemble.

— « Quel était celui des deux qui causait en passant près de vous, demanda le coroner. »

— « M. Dunbar. »

— « Avez-vous entendu ce qu'il disait ? »

— « Non, monsieur, j'ai entendu sa voix, mais pas les paroles. »

— « Quels temps s'est-il écoulé depuis le moment où M. Dunbar et le décédé se sont éloignés de la cour de la cathédrale jusqu'au retour de M. Dunbar tout seul ? »

— « Le bedeau se gratta la tête et regarda M. Henri Dunbar avec incertitude. »

Ce gentleman avait les yeux fixés droit devant lui ; et semblait n'avoir pas conscience du regard du bedeau.

— « Je ne saurais dire au juste combien de temps s'est écoulé, monsieur, répondit le vieillard après une pause. »

— « Pourquoi ne sauriez-vous le dire au juste ? »

— « Parce que, voyez-vous, monsieur, je ne me préoccupe pas beaucoup des heures et je ne voudrais pas dire un mensonge. »

— « Il ne faut pas que vous disiez de mensonge. Nous ne voulons que la vérité, rien que la vérité. »

— « Je le sais, monsieur, mais je me fais vieux et ma mémoire n'est pas aussi bonne qu'elle l'était. Je crois que M. Dunbar est resté absent une heure. »

Arthur Lovel tressaillit involontairement. Les regards de tous les jurés se portèrent aussitôt vers M. Dunbar.

Mais l'Anglo-indien ne faillit pas. Il fixait en ce moment sur le bedeau un regard calme et ferme qu'il semblait celui d'un homme n'ayant rien à craindre et que rien ne pouvait troubler parce qu'il se sentait innocent.

— « Nous ne voulons pas savoir ce que vous croyez, dit le coroner, n'avancez que ce dont vous êtes sûr. »

— « Alors je n'en suis pas sûr, monsieur. »

— « Vous n'êtes pas sûr que M. Dunbar se soit absenté une heure ? »

— « Pas tout à fait sûr, monsieur. »

— « Mais à peu de chose près, est-ce cela ? »

— « Oui, monsieur, j'en suis presque sûr, parce que, voyez-vous, monsieur, quand les deux gentlemen sont entrés dans la cour l'horloge de la cathédrale sonnait quatre heures un quart, je m'en souviens, et quand M. Dunbar est revenu j'allais partir pour prendre mon thé, et il m'arrive rarement d'aller prendre mon thé tant que cinq heures n'ont pas sonné. »

— « Mais en admettant qu'il fût cinq heures lorsque M. Dunbar a reparu, cela ne ferait jamais que trois quarts d'heure d'absence, puisque vous avouez qu'il était quatre heures un quart quand il a traversé la cour. »

Le bedeau se gratta de nouveau la tête.

— « Je m'étais attardé hier dans l'après-midi, monsieur, dit-il, et je n'ai songé à mon thé qu'un peu tard. »

— « Et vous croyez donc que M. Dunbar a été absent une heure ? »

— « Oui, monsieur, une heure ou plus encore. »

— « Une heure ou plus encore ? »

— « Oui, monsieur. »

— « Il est resté absent plus d'une heure, est-ce ce que vous voulez dire ? »

— « Cela peut être, monsieur ; je ne tiens pas bien compte du temps. »

Arthur Lovel avait tiré son portefeuille et prenait des notes sur la déposition du bedeau.

Le vieillard continua à raconter comment il avait montré la cathédrale à M. Dunbar. Il ne parla pas de cette faiblesse soudaine qui avait surpris l'Anglo-indien à la porte de l'une des chapelles, mais il dit que les manières du riche banquier avaient été affables à l'extrême. Il déclara qu'Henri Dunbar avait attendu d'abord à la porte de la cathédrale et puis dans le quadrangle l'arrivée de son valet. Il ne se fit pas faute d'éloges sur l'amabilité de l'homme riche.

Les témoins qui vinrent ensuite et qui furent les plus importants étaient les deux moissonneurs, Philippe Murtock et Patrick Hennessy, qui avaient trouvé le cadavre de l'homme assassiné.

Patrick Hennessy fut renvoyé de la salle pendant que Murtock faisait sa déposition ; mais les témoignages des deux hommes s'accordèrent parfaitement.

Ils étaient des moissonneurs irlandais et revenaient la soirée précédente d'un souper de moisson à une ferme située à cinq milles de Sainte-Croix. L'un d'eux s'était agenouillé sur le bord du ruisseau pour puiser de l'eau dans son chapeau de feutre, et il avait été épouvanté en apercevant la figure du mort qui le regardait aux rayons de la lune à travers l'eau à peine assez profonde pour le recouvrir. Les deux hommes avaient retiré le cadavre du ruisseau, et Philippe Murtock avait fait sentinelle pendant que Patrick Hennessy était allé chercher du secours.

Les habits du mort avaient été enlevés à l'exception du pantalon et des bottes et le buste était nu. Il y avait dans ce fait une brutalité révoltante. Il semblait que l'assassin avait dépouillé sa victime à cause de la valeur des habits qu'elle portait. Il n'y avait donc pas à douter que l'assassinat eût été commis dans un but de cupidité et non par vengeance.

Arthur Lovel respira plus librement. Jusqu'à ce moment un doute affreux l'avait torturé. Le soupçon s'était enraciné dans son esprit. Il avait été poursuivi par l'idée que l'Anglo-indien avait tué son ancien serviteur pour faire disparaître le principal témoin de l'erreur de sa jeunesse.

— « Je le sais, monsieur, mais je me fais vieux et ma mémoire n'est pas aussi bonne qu'elle l'était. Je crois que M. Dunbar est resté absent une heure. »

Mais s'il en eût été ainsi l'assassin ne se fût pas arrêté sur le théâtre du crime pour dépouiller de ses habits le cadavre de sa victime.

Non ! le crime avait été commis sans doute par quelque misérable créature perdue, ignorante, sauvage et endurcie par une longue existence criminelle, et qui traquait ses semblables en vraie bête fauve.

De pareils faits arrivent en ce monde. Le sang a été versé parfois pour des bagatelles de si peu de valeur qu'il a été difficile aux hommes de croire qu'un être humain ait pu en détruire un autre pour un tel motif.

Que le ciel prenne en pitié le malheureux égaré au point d'être séparé de ses semblables par la bassesse de sa nature. Que le ciel vienne en aide à ceux qui cherchent à répandre la foi et l'enseignement chrétien dans tout le pays, car ce n'est que par ce moyen que les prisons encombrées auront moins de prisonniers et les potences moins de victimes.

Le vol des habits du mort et de tout ce qu'il pouvait avoir sur lui au moment du crime, donna une nouvelle tournure à l'assassinat aux yeux d'Arthur Lovel. Le cas était clair et simple maintenant et le devoir du jeune homme ne lui répugnait plus, car il avait cessé de soupçonner Henri Dunbar.

Les constables avaient déjà été mis sur pied ; l'endroit où le meurtre s'était commis et les environs avaient été fouillés avec soin. Mais aucun vestige des habits du mort n'avait été trouvé.

Le témoignage du médecin fut très bref. Il déposa qu'en arrivant aux *Armes du Forestier*, il avait trouvé la victime sans un souffle de vie et qu'il avait jugé que la mort datait de plusieurs heures. D'après les écorchures et les marques de la gorge et du cou, quelques contusions derrière la tête et d'autres traces trouvées qu'il décrivit minutieusement, il était clair pour lui qu'une lutte avait eu lieu entre la victime et quelque autre personne, sinon plusieurs, qu'elle avait été renversée ou était tombée avec violence et que la mort avait été en dernier lieu occasionnée par la strangulation et la suffocation.

Le coroner questionna le médecin très minutieusement et lui demanda depuis combien de temps, selon lui, la victime avait cessé de vivre. Le médecin refusa de faire une réponse positive sur ce point ; il dit seulement que lorsqu'il avait été mandé, le cadavre était froid, et que le décédé était peut-être mort depuis trois heures, ou depuis cinq heures. Il était impossible de dire au juste le moment où la mort avait eu lieu.

La déposition du garçon et du maître de l'hôtel *Georges* établit seulement que les deux hommes étaient arrivés à l'hôtel ensemble, qu'ils avaient paru de très belle humeur et dans de très bons rapports, que M. Dunbar s'était beaucoup inquiété de l'absence de son compagnon et avait retardé son dîner jusqu'à neuf heures.

La liste des témoins étant épuisée, les jurés se retirèrent.

Ils furent absents environ un quart d'heure et reparurent ensuite avec un verdict de meurtre volontaire contre une ou plusieurs personnes inconnues.

Henri Dunbar, Arthur Lovel et M. Balderby retournèrent à l'hôtel. Il était plus de six heures quand l'enquête du coroner fut terminée et les trois hommes se mirent à table à sept heures.

Le dîner ne fut pas gai ; l'esprit de chacun des trois hommes était oppressé. Le terrible événement du jour précédent avait sur eux une sombre influence. Ils ne pouvaient causer librement sur ce sujet beaucoup trop horrible pour une discussion et il leur semblait presque impossible de parler d'autre chose.

Arthur Lovel avait remarqué avec surprise qu'Henri Dunbar n'avait pas une seule fois parlé de sa fille. Et pourtant il n'y avait là rien de bien étrange ; le nom de son enfant eût sonné désagréablement aux oreilles du père en pareille circonstance.

« Vous écrirez à miss Dunbar, ce soir, n'est-ce pas monsieur ? dit enfin le jeune homme ; elle a dû être bien inquiète de nous tous aujourd'hui. Elle a été alarmée par votre message à M. Balderby.

— Je n'écrirai pas, répondit le banquier, car j'espère de voir ma fille ce soir.

— Vous quitterez Winchester, ce soir, alors ?

— Oui, par l'express de 10 heures 15 minutes. Je serais parti hier par le même train sans ce terrible événement.

Arthur Lovel le regarda tout étonné.

— Vous êtes surpris, dit M. Dunbar.

— Je pensais que peut-être vous resteriez ici, jusqu'à ce que...

— Jusqu'à ce que quoi ? demanda l'Anglo-indien, tout n'est-il pas fini ? L'enquête a été terminée aujourd'hui. Je laisserai des ordres pour l'enterrement du pauvre diable et la somme nécessaire pour ses funérailles. J'ai parlé de cela au coroner cette après-midi. Que puis-je faire de plus ?

— Rien certainement, répondit Arthur Lovel avec quelque hésitation, mais je croyais que, vu la singularité du cas, il serait préférable que vous restassiez sur les lieux, si cela est possible, jusqu'à ce qu'on ait fait quelques démarches pour découvrir l'assassin.

Il ne voulut pas exprimer la pensée qu'il avait à l'esprit, car il songeait que quelques personnes pourraient soupçonner M. Dunbar lui-même et qu'il valait mieux pour lui ne pas s'éloigner du théâtre du meurtre jusqu'à ce que tout soupçon fût effacé par l'arrestation du meurtrier véritable.

Le banquier secoua la tête.

« Je doute fort qu'on arrête le coupable, dit-il, qu'est-ce qui l'empêche de s'échapper ?

— Tout, répondit Arthur Lovel avec chaleur. D'abord la stupidité du crime, la folie aveugle que trahit si souvent le meurtrier. Ce n'est pas seulement l'acte coupable en lui-même qui est horrible ; songez à l'état horrible de l'esprit du criminel après que le mal est fait. Et c'est en un pareil moment, aussitôt après que le crime a été commis, alors que le meurtrier est torturé par les remords, qu'il faut qu'il déploie le plus de circonspection, qu'il surveille ses regards, ses moindres paroles, ses actions les plus simples, car il sait que chaque regard, chaque action sont épiés, que chaque mot est écouté, dévoré par des hommes qui sont tout prêts à l'accuser, par des hommes qui ont intérêt à le découvrir à cause de la récompense qui leur sera accordée, par des hommes expérimentés qui ont étudié la philosophie du crime et qui, par suite d'un talent particulier, savent trouver dans un regard, dans une parole, une sombre signification qui échappe aux autres personnes. Le meurtrier sait que l'odeur du sang est dans l'air et que les limiers sont à l'œuvre. Il sait cela, et c'est en ce moment qu'il lui faut affronter hardiment le monde et mesurer ses regards et ses paroles de manière à tromper les espions inconnus. Il n'est jamais seul. Le domestique qui le sert, le facteur de la gare qui lui montre son siège confortable dans le compartiment de première classe, ou qui porte son bagage, le marin qui le suit du coin de l'œil pendant qu'il respire la brise de mer sur le pont du navire qui doit l'emporter en lieu de sûreté, n'importe qui autour de lui peut-être un agent de la police secrète et à tout moment la foudre peut le frapper sous forme d'une main qui s'appuie légèrement sur son épaule et lui fait sentir qu'il est perdu. Comment s'étonner dès lors qu'un criminel soit généralement poltron et qu'il se trahisse par quelque folie ?

Le jeune homme s'était laissé emporter par son sujet et avait parlé avec une étrange énergie.

M. Dunbar rit tout haut de l'enthousiasme de l'avoué.

« Vous auriez dû vous faire avocat, monsieur Lovel, dit-il, ce thème vous eût fourni une magnifique entrée en matière pour votre discours contre l'accusé. Je vois d'ici le malheureux frissonnant sur sa sellette et tremblant de peur sous ce torrent d'éloquence judiciaire.

Henri Dunbar rit de tout son cœur après avoir parlé, se renversa dans son fauteuil et passa sur son beau front son fin mouchoir de batiste, ainsi qu'il avait coutume de le faire de temps en temps.

« Dans le cas présent, je crois que le criminel sera probablement arrêté, continua Arthur Lovel s'appesantissant toujours sur le sujet du meurtre, les habits le feront reconnaître. Il essayera de les vendre évidemment, et comme c'est sans doute quelque rustre

ignorant, il tentera probablement de les vendre à quelques milles du théâtre de son crime.

— J'espère qu'on le découvrira, dit M. Balderby remplissant son verre de bordeaux, je n'ai jamais entendu dire rien de bon sur le compte de ce Wilmot, et je crois qu'il fut de mal en pis après votre départ d'Angleterre, monsieur Dunbar.

— Ah !

— Oui, reprit le plus jeune associé jetant un regard un peu inquiet sur son chef, il fit un faux, je crois, il fabriqua de faux billets de banque ou quelque chose de ce genre, et fut transporté à vie ; mais je suppose qu'il obtint sa libération et revint en Angleterre.

— Je n'avais aucune idée de cela, dit M. Dunbar.

— Il ne vous en a donc pas parlé ?

— Oh ! non, il n'était pas probable qu'il me raconterait de pareilles choses.

La conversation sur ce sujet en resta là pour le moment. A neuf heures, M. Dunbar quitta le salon pour aller surveiller l'emballage de ses effets, et un peu avant dix heures, les trois gentlemen partirent en voiture de l'hôtel *Georges* pour se rendre à la gare.

Ils y arrivèrent à dix heures moins cinq ; le train ne devait partir qu'après dix heures un quart.

M. Balderby fut se faire délivrer les trois billets. Henri Dunbar et Arthur Lovel se promènèrent bras dessus bras dessous sur la plate-forme.

Au moment où la cloche donnait le signal de l'arrivée de l'express pour Londres, un homme se montra tout à coup sur la plate-forme et jeta autour de lui un regard circulaire.

Il reconnut le banquier, alla droit à lui, et, ôtant son chapeau, il dit respectueusement à M. Dunbar :

« Je suis fâché de vous retenir, monsieur, mais j'ai l'ordre écrit de ne pas vous laisser partir de Winchester.

— Que voulez-vous dire ?

— Que j'ai un mandat d'arrêt contre vous, monsieur.

— De qui ?

— De sir Arden, le principal magistrat du comté, et je dois vous conduire vers lui immédiatement.

— Sous quelle prévention, s'écria Arthur Lovel.

Sous prévention d'avoir été impliqué dans l'assassinat de Joseph Wilmot.

Le millionnaire se redressa d'un air hautain et regarda le constable avec un sourire fier.

« Ceci est trop absurde, dit-il, mais je suis prêt à vous suivre, soyez assez bon pour envoyer une dépêche à ma fille, monsieur Lovel, ajouta-t-il en se tournant vers le jeune homme, dites-lui que des circonstances indépendantes de ma volonté me retiennent à Winchester pour une semaine, et prenez garde de l'effrayer ».

Toutes les personnes de la gare s'étaient rassemblées sur la plate-forme et faisaient cercle autour de M. Dunbar, se tenant un peu à l'écart de lui et le regardant avec un intérêt respectueux. Ce n'était plus là la curiosité bruyante et empressée qu'elles auraient déployée envers un homme ordinaire soupçonné du même crime.

Il était soupçonné, mais il ne pouvait pas être le coupable. Pourquoi un millionnaire commettrait-il un meurtre ? Les motifs qui peuvent avoir de l'influence sur d'autres hommes n'ont aucun poids pour lui.

Les assistants se rejetèrent ceci de l'un à l'autre et suivirent M. Dunbar et son gardien hors de la gare en s'indignant tout haut contre les représentants de la loi.

M. Dunbar, le constable, et M. Balderby se rendirent en voiture à la maison du magistrat.

Le plus jeune associé offrit la somme qu'on voudrait à titre de caution pour son chef, mais l'Anglo-indien lui imposa silence par un geste hautain.

« Je vous remercie, monsieur Balderby, dit-il fièrement, mais je ne veux pas être libre avec conditions. Il a plu à sir Arden de me faire arrêter, et j'attendrai le résultat de cette arrestation.

Ce fut en vain que le plus jeune associé protesta contre cette décision. M. Dunbar fut inflexible.

LES LARMES (*)

“ Vous ” qui n'étiez point là, quand je donnai ma conférence, vous m'avez demandé ma petite causerie ! La voici, je vous la donne...

MESDAMES,

Il est des fleurs sans parfum, des oiseaux sans ramure ; mais laissez glisser un rayon de soleil sur l'aile de l'oiseau, laissez tomber une goutte de rosée sur le calice de la fleur, et, vous oublierez que l'oiselet ne chante pas en admirant les reflets et les miroitements de ses ailes diaprées, vous ne vous souviendrez plus que la fleur n'a point d'arôme, en regardant sur le velours de sa corolle le diamant de la rosée.

Lorsqu'on m'offrit l'honneur de vous donner une conférence, je songeai d'abord à refuser ; mais quand on me rappela qu'en m'adressant à vous, Mesdames, ce serait pour les pauvres que je parlerais, je n'hésitai plus, et ma petite causerie, qui ne peut être qu'une fleur sans parfum, un oiseau sans ramage, va s'embaumer au suave parfum de la charité, et s'embellir de ses célestes rayons. Quand vous m'aurez entendue, quand j'aurai effeuillé le dernier pétale de cette fleur et fait reluire le dernier reflet de l'oiselet, vous pardonneriez à mon ennuyeuse sérénade, vous rappelant que c'est en travaillant pour les pauvres que vous m'aurez écoutée, et que c'est pour eux que je vous aurai parlé.

“ Tout un ciel est dans une goutte de rosée, toute une âme est dans une larme ”...

Oh ! Les larmes ! Puis-je définir leur grâce touchante, leur charme exquis ?... Ah ! Je vois comme j'ai été téméraire de songer à dépeindre les larmes. Mesdames, puisse la douce vision du souvenir faire passer en votre âme des figures aimées, qu'au jour de la douleur vous avez vues baignées de larmes ! Puisse votre cœur vous rappeler ce moment béni où, voyant couler des larmes, vous avez senti des parcelles d'âme tomber en votre âme, ou bien cette heure où vous auriez passé sans deviner le désespoir d'un cœur, si dans les yeux vous n'aviez vu briller des larmes... et Mesdames, pardonnez-moi de ne pouvoir décrire le charme indescriptible des pleurs !

Imaginez un bûcher de roses... glissez une étincelle dans les pétales embaumés : une petite fumée fera tourner ses spirales bleues vers le ciel et, comme tout ce qui brûle, les roses brûleront !... Mais la cendre de ce bûcher de fleurs n'aura-t-elle pas captivé ? Aucun vestige de leurs parfums enivrants, et sa fine poussière, s'évaporant sur les ailes de la brise, n'exhalera-t-elle point les effluves mourants des roses consumées ?...

Quand nos espérances se sont éteintes en jetant une dernière clarté dans le sanctuaire de notre cœur, sur l'autel du sacrifice, il est resté des cendres ; ces cendres, ce sont les larmes. Des ruines encore fumantes, elles se sont empreintes de suavité, de douceur, et c'est peut-être après avoir ravi un souvenir, une ombre à nos espérances brisées, que les larmes ont gardé tant de grâce et tant de charme !...

On a dit du sourire qu'il est l'épreuve de la beauté ; est-ce vrai ? Je sais bien des physionomies qui s'embellissent et rayonnent sous un sourire, comme la fleur s'épanouit sous un reflet de soleil. Les larmes, elles, faisant glisser leur voile limpide sur l'azur ou l'ébène des yeux, embellissent toujours !...

N'avez-vous jamais vu en rêve, dans le pays des chimères, deux tableaux peints comme par le caprice de notre imagination et représentant l'un le sourire, l'autre les larmes ?...

Dans le premier tableau, c'était un ciel d'azur où souriait un soleil bienfaisant ; à l'horizon, les nuages enguirlandaient de leurs touffes roses la cime des arbres et sur le fond bleu du ciel se détachait la silhouette pure d'un ange ; les longs cheveux d'or tombaient sur les épaules en ondulations soyeuses, le regard était radieux, débordant de bonheur, et un céleste sourire

imprimait sur les lèvres entr'ouvertes sa suave beauté. Dans les plis de la robe, des fleurs étalaient leurs corolles veloutées, et dans ses blanches mains l'ange du sourire tenait une rose dont les pétales effeuillés glissaient vers la terre.

Au second tableau, le ciel était sans rayon, sans soleil, et de blancs nuages y drapaient leurs plis d'hermine. Au bord de la mer, sur la rive où se heurtaient les flots mourants, un ange était à genoux ; ses cheveux noirs tombaient en larges bandeaux sur la robe de deuil ; le regard était triste, plein d'une amère douleur, et des larmes attachaient leurs perles aux yeux, fixés sur l'infini des flots. Dans ses mains jointes, l'ange des larmes tenait une croix d'ébène, enlacée de petites fleurs blanches...

Dites-moi, Mesdames, quand au pays des rêves vous avez vu ces deux tableaux : n'est-ce pas que vous avez préféré ce dernier et... que l'ange des larmes a pris une plus large part en votre âme que l'ange du sourire ?

Ah ! Que serait le chagrin sans les pleurs, et où serait la poésie de la souffrance sans les larmes, ces diamants qui tombent de nos cœurs ? Il me semble qu'il doit y avoir là-haut des anges avec des coupes d'or, où s'en vont rouler une à une les larmes qui tombent de nos yeux, et que là, sous le regard de Dieu, nos pleurs se transforment en diamants, pour s'enlancer un jour dans une blanche couronne.

Le ruisseau, dansant sur les cailloux, reflétant le bleu du ciel et les arbrisseaux de la rive, la cascade, mêlant ses bouillons blancs d'écume aux vagues argentées, la mer roulant ses flots noirs et tourbillonnant sous les coups du grand vent, tout cela, c'est toujours l'éternel refrain, toujours la gouttelette d'eau qui coule paisiblement dans le calme du ruisseau se jette avec fracas dans le tourbillon de la cascade, et monte vers le ciel, dans le jet d'eau de l'océan.

Il en est ainsi des larmes ; c'est toujours la gouttelette d'eau qui brille dans nos yeux ; mais l'âme qui les fait verser, comme elle sait en changer les reflets et l'expression ! Et sous le voile humide qui obscurcit les yeux, un cœur clairvoyant, une âme sensible et bonne sait toujours reconnaître la souffrance ou le bonheur, l'abandon ou l'amertume.

Dans la vie, il est bien des pleurs, et je ne puis ici vous les rappeler tous ; mais veuillez, avec moi, admirer les larmes d'enfant, les pleurs de jeune fille, les larmes de mère.

Vous avez vu pleurer un enfant, vous avez vu ses yeux, semblables à des myosotis, où la rosée du matin aurait oublié quelques perles ?... Pourquoi pleure-t-il ?... Ce sont des fleurs qu'il voulait pour les porter à sa bouche... on les lui a refusées, ses petites lèvres se sont serrées dans un mouvement de colère, des larmes sont montées à ses yeux et coulent brûlantes sur ses joues... Ah ! Il est dans la vie bien des fleurs que l'on veut saisir, et que l'on n'atteint jamais !... Devant ces larmes d'enfant, n'avez-vous point cherché à comprendre ce qui se passait dans cette âme, et n'avez-vous pas été touchées de la beauté et de la franchise de ces pleurs ?... O larmes d'enfant, vous me rappelez la neige immaculée, la neige et ses blancs flocons, ces larmes de l'hiver ! comme elles, vous tombez, calmes et douces, sans amertume, et le cœur dont vous avez jailli est aussi pur que ces tourbillons blancs, lancés dans l'espace comme sur l'aile des anges !...

Avez-vous vu briller des larmes dans des yeux de vingt ans ?... A cet âge, comme il faut souffrir, et que grandes doivent être la douleur et l'amertume du cœur, pour que les larmes montent à nos yeux et dévoilent les souffrances ignorées !... Ah ! Oui, mais le prestige d'un rêve qui s'efface et s'évanouit sous les ombres du réveil, comme la douce clarté du crépuscule pâlit et meurt sous les ténèbres de la nuit, l'idole caressée qui se heurte et s'anéantit sous les coups de l'amère déception, comme l'épave se brise sur la rive, oh ! n'est-ce pas assez pour blesser une âme et la faire pleurer, et y a-t-il bien des cœurs qui, au printemps de la vie, à l'âge des illusions et des espérances, voyant s'écrouler l'édifice de leur bonheur, ne sentiraient des pleurs voiler leurs yeux, et ne savoueraient la délicieuse tris-

tesse de ces larmes comme la pâle auréole d'un bonheur brisé ?...

A vingt ans, avoir vu le ciel s'entr'ouvrir, et à travers les nuages du rêve et de l'illusion avoir vu se glisser le reflet d'un rayon de bonheur, puis, tout à coup, sentir autour de soi la nuit noire, sans étoile, se trouver bien seule sur l'océan de la vie à la merci des flots, au caprice des vents, assister bien seule au naufrage de son bonheur sans même en recueillir les épaves, oh ! dites-moi, y a-t-il bien des âmes qui alors ne sentiraient la force envahissante des larmes monter de leur cœur et jaillir de leurs yeux ?

O larmes de jeune fille, larmes de vingt ans, vous me rappelez la douce rosée pleurant ses perles dans le calice des fleurs ! Comme ces larmes du matin, vous tombez quand le soleil du bonheur ne brille point et, comme la goutte de rosée s'efface sous les premiers rayons, vous disparaissiez, larmes de vingt ans, sous les premiers reflets de l'espoir !...

Je vous ai demandé d'admirer avec moi les larmes d'enfant, les pleurs de jeune fille, les larmes de mère ; ici je m'arrête et je songe que je ne pourrai rien dire qui peindra la suave douceur, le charme irrésistible des larmes d'une mère.

N'avez-vous point vu sur l'oreiller de blanche dentelle un enfant, le visage pâle comme la corolle d'un lis, les yeux éternellement clos sous l'aile de la mort, les lèvres encore empreintes d'un sourire qui fait rêver aux berceuses que les anges doivent chanter en quittant la terre, et n'avez-vous point vu à genoux, près du berceau, une femme, les mains jointes sur le cœur qui ne bat plus, les yeux levés au ciel et voilés de larmes ?... Si vous avez pleuré devant cette douleur, qu'ai-je à dire, moi ?... oh ! alors, vous avez compris tout le déchirement de cette âme, tout son supplice ; ses larmes, vous les avez trouvées bien tristes, bien amères... et, y a-t-il une beauté plus captivante que ce visage baigné de larmes, où la souffrance imprime son charme mélancolique ; l'amour, sa sublime douleur ?...

O larmes de mères, vous me rappelez les pleurs d'automne, la triste pluie, faisant ruisseler ses larmes sur les feuilles mourantes ! Comme elles, vous tombez quand le ciel s'est obscurci, quand, dans le jardin défleuré de l'âme, les illusions se sont fanées comme des feuilles d'automne... mais malgré votre amertume, malgré votre tristesse, vous brillez d'une beauté toute resplendissante du plus sublime sentiment que Dieu ait jeté sur la terre !...

Je ne devais pas vous parler des larmes des hommes ; oh ! ces hommes, ils disent tant de mal de nous, que je voudrais dire un peu de bien d'eux : me le permettez-vous ? J'ai toujours songé qu'un homme n'est gracieux que lorsqu'il pleure ; les larmes ne sauraient faire disparaître leur grâce touchante, parce qu'au lieu de briller dans l'œil d'une femme, elles scintillent dans le regard d'un homme.

Ces larmes, il faut une douleur écrasante pour les faire jaillir ! Mais, parce qu'elles sont rares, sont-elles moins belles ? Elles me rappellent, à moi, ces orages tombant au soir d'été, tandis qu'au firmament l'arc-en-ciel drapait les couleurs de son prisme sur les blancs nuages. Ne dites pas que j'admire ces larmes, et que je les compare à la beauté resplendissante, mais fugitive de l'orage illuminé des feux de l'arc-en-ciel.

On a dit quelque part : “ Les larmes des femmes valent beaucoup et leur coûtent peu. ” N'est-ce pas que c'est manquer de gentillesse, et que nos larmes nous coûtent bien ce qu'elles valent ?

Les alchimistes ont vainement essayé de produire de l'or, et nous, Mesdames, suivant l'aimable critique, nous savons donner un prix infini à ce qui ne nous coûte presque rien...

Madame de Girardin est bien plus aimable lorsqu'elle dit : “ Les larmes dont les femmes sont fières et qu'elles osent verser, sont la récompense des larmes qu'il leur faut cacher. ”

Oh ! oui, il est tant d'amertumes que l'on ensevelit dans le tombeau de son cœur, pour les dérober un regard d'autrui, à la pitié menteuse du monde ; il est tant de souffrances, cachées dans les replis de l'âme, et voilées sous le calme d'un regard, la douceur d'un sourire !...

(*) Cette conférence devait paraître dans nos colonnes il y a quelques mois : l'abondance des matières, les changements survenus au “ Monde Illustré ” ont empêché cette publication jusqu'ici. Notre aimable collaboratrice nous pardonnera, nous n'en doutons pas.

Larmes du passé, du présent, de l'avenir, pleurs de vieillard ou de captif, sanglots de l'exilé ou du martyr, larmes de mourant, larmes d'adieu, je vous aime et vous bénis toutes, ô larmes, parce que toutes vous êtes des parcelles de l'âme, des lambeaux du cœur !...

Mesdames, il est des chagrins que vous pouvez consoler : ce sont les larmes de la pauvreté et de la souffrance.

Ah ! secourez les misères, donnez aux pauvres l'obole de votre charité, et surtout mettez-y un peu de votre cœur : la joie ineffable que vous ressentirez au plus profond de votre âme saura bien vous récompenser de votre dévouement et de votre charité.

Vous avez vu la goutte de rosée qui gît sur le brin d'herbe : que vaut-elle ? Attendez, le soleil vient de lui glisser un de ses rayons, et dans le diamant enlacé comme dans un ruban de velours vert, vous reconnaissez à peine la goutte de rosée.

Mesdames, quand de vos cœurs jaillira le rayon de charité qui s'élance vers le pauvre, vous verrez les larmes de la souffrance s'épanouir en un sourire délicieux, vous aurez semé des fleurs sur un chemin d'épines, et dans un ciel d'automne, vous aurez fait glisser des rayons de soleil !...

LAURETTE DE VALMONT.

LA FLEUR DE SAINT PATRICK

Il y avait une fois une plante qui, à l'époque où je vous la présente, n'avait point encore de nom—ce qui ne l'empêchait pas de se bien porter (Parlez-moi des gens inconnus pour être heureux.)

Plus tard, je ne saurais vous dire au juste quand, des savants l'appelèrent Terre en raison du métal loide dont elle est, en majeure partie, composée. Elle ne s'en porta pas mieux. (La renommée ne fait pas le bonheur.)

Quand elle n'était pas encore baptisée, elle était couverte d'un manteau de verdure superbe, mais uniforme. Le vert de terre (ceci n'est point un calembour) ne s'arrêtait que pour faire place au bleu de mer.

Les anges préposés à la décoration de notre futur logis s'avisèrent un jour que le tableau était monotone, tout en teintes plates et un peu foncé.

Ils allèrent trouver quelques âmes à naître, qui se consolaient de cette perspective en dessinant et en brodant d'étranges et gracieuses choses sur les nuages qui passaient.

C'étaient Eve, Salomon, Lucullus, saint Patrick, sainte Elisabeth de Hongrie, le roi René, Henri Plantagenet, Marie-Antoinette, le général Boulanger et un président de République dont le nom m'échappe, mais cela ne fait rien, son Chapeau appartient à l'Histoire.

—Ne trouvez-vous pas, chères âmes, que ce vert manque de variété ? dirent les anges.

—Un peu, opina sainte Elisabeth de Hongrie, mais ce n'est pas la faute des cryptogames. Elles n'ont pas la faculté de changer d'aspect.

—On pourrait, peut-être, la leur donner, proposa le roi René, qui venait, avec son sceptre futur, de déchiqueter un nuage laiteux et un rayon d'aurore. Voyez, un petit morceau de ceci et de cela, bien adroitement chiffonné et piqué dans l'herbe... Quel régal pour les yeux, mes amis !

—Et ce beau globe vermillonné, s'écria Eve, qui venait de rouler en boule, dans ses mains blanches, un petit morceau de nue cuivrée. Dans les rameaux verts, au soleil, quelle parure !

—Et ces jolies étoiles blanches avec ces boules rouges, ajouta Lucullus qui, par émulation, venait de ciseler de la neige et de modeler du soleil couchant.

—Passez-moi vos matières premières, demanda le futur et majestueux Salomon. J'ai une idée. Là ! que dites-vous de ces grands cornets rouges et blancs !... Il m'en reste un peu... En désirez-vous, Madame ?

—Volontiers, sire, répondit Marie-Antoinette... avec un peu de bleu de ciel, s'il vous plaît... Tenez, avec le rouge, j'ai fait un hamac pour libellule, avec

le blanc, un parasol pour bête à bon Dieu, avec le bleu, un logis pour abeille. Et vous, sainte Elisabeth ?

—Je vous ai pris un peu de blanc de neige et de rouge de soleil pour en faire une chambre rose pour papillon... Si nous mettions tout cela dans l'herbe ? ajoutez-elle en se tournant vers ses compagnons, qui tous avaient façonné quelque chose.

—Parfait, dirent les anges.

Le groupe descendit en se bouchant les oreilles, car, au temps des cryptogames, les animaux terriens étaient gigantesques et brailards.

Le soleil, curieux de ce que pouvait venir faire ici-bas cette gracieuse légion, sortit des nuages et, soudain, un enchantement se produisit.

Dans les prairies moirées, au flanc des coteaux, au fil des rivières, une gamme de couleur chanta. Les roses de sainte Elisabeth, les œillets du roi René, les pommies d'Eve, les cerisiers de Lucullus, les grands lis de Salomon, les panaches d'or du genêt, les coquelicots, les marguerites et les bleuets de Marie-Antoinette riaient partout et encensaient tout.

—Nous viendrons un peu plus volontiers sur la terre, dirent les Ames enchantées.

—Pourvu que les hommes ne fassent pas un méchant usage de ces merveilles, soupirèrent les anges... Allons, remontons... où êtes-vous donc, saint Patrick ?

—Me voici, dit le bon saint, qui parut vers le Nord, en secouant son manteau.

* * *

Et, alors, un jour que Eve, la blonde, voulut désobéir au Seigneur, elle prit la pomme ;

Et lorsque Salomon, le sage, se laissa subjugué par la reine de Saba, il cueillit ses lis pour les lui offrir ;

Et quand la gourmandise romaine fut à court d'éléments, Lucullus la dota du cerisier ;

Et lorsque Henri d'Angleterre voulut tuer des Français sous couleur de droit politique, il arracha, au coteau, le genêt d'or ;

Et le jour où deux maisons rivales se ruèrent l'une sur l'autre, elles cueillirent les roses de sainte Elisabeth ;

Et lorsque la tuerie révolutionnaire commença, elle prit dans les parterres abandonnés de Trianon les bouquets tricolores, marguerite, coquelicot, bleuets, qu'a la royale bergère avait mis à la mode parmi sa petite cour ;

Et lorsqu'on s'égorgea en Espagne, la marguerite étoila le drapeau ; l'œillet rouge commença l'aventurière odyssée que termina le suicide antichrétien ; et l'œillet blanc, au bois de Boulogne, fut piétiné par les agents de police...

* * *

—C'est dommage, dirent les anges. Toutes nos fleurs y ont passé !

—Non, pas toutes, répondit saint Patrick, ma fleur est en Irlande et, comme elle avait peu de couleur et point de parfum, c'est sa feuille à trois folioles que j'ai fait aimer, car c'est avec elle que j'ai expliqué à mon peuple le mystère de la Sainte-Trinité.

Tandis que vous donniez à la Terre l'ivresse des parfums, l'enchantement des formes, la magie des couleurs et la fraîcheur des fruits, moi j'ai donné la Foi. C'est pourquoi personne, encore, parmi les hommes, n'a fait mauvaise usage du trèfle.

Et ce disant, il tourna les yeux vers l'Irlande et tressaillit douloureusement.

C'était l'autre jour. Ce qu'il voyait de haut ressemblait à une bataille de fourmis : ça et là, quelques taches rouges, des éclairs d'acier et, dans l'air, une stridente cantate de guerre.

Au loin, surveillant la tuerie, une reine vieillie avait épinglé à son diadème, presque centenaire, le trèfle de saint Patrick...

N'importe. Le monde sait que l'Angleterre prend son bien où elle le trouve et que, le trouvant rarement chez elle, le prend généralement chez les autres : elle ne pouvait, en cette circonstance, mentir à sa vocation.

Frappée, enfin, par la grande leçon que la justice de Dieu lui inflige même au travers de succès momentanés, la nation de proie s'est effrayée, et ce déclin de fortune amenant un déclin d'insolence, elle s'est demandé où pourrait bien se trouver l'amulette, la symbole sacré qui, dans son mythe, enferme la victoire.

Flegme ironique bien anglais ! La souveraine octogénaire, en mal d'espoir superstitieux, s'est alors souvenue que, depuis près d'un siècle, les siens égorgeaient un peuple sans voir la fin de son sang, affaïmaient une nation sans l'avoir transformée en cimetière, spoliaient et tuaient des catholiques sans leur avoir fait perdre l'espérance qui jette à l'assaut et la foi qui maintient sur la brèche.

—Qu'ont donc ces gens-là comme "porte-bonheur ?" se dit la souveraine inquiète.

—Pen de chose, madame : un trèfle à trois folioles avec la légende de saint Patrick : le Père qui jamais n'abandonne ses enfants ; le Fils qui mourut pour ses frères ; l'Esprit qui soutient les justes.

Épinglez le shamrock de saint Patrick à votre diadème ; mêlez-le aux cheveux de vos filles, placez-le à la boutonnière de vos ministres et même, comme vous l'avez fait l'autre jour, aux cocardes de vos chevaux, le trèfle irlandais n'en sera pas déchu—malgré l'outrage fait d'ironie. On ne dira pas, en le voyant à Windsor, qu'il est le gage de la prospérité meurtrière de votre règne mais la dépouille opime de vos plus intéressantes victimes...

Le succès, a dit Jules Simon, ne va pas toujours au plus juste et n'about jamais le coupable.

NEMO.

UN VILLAGE DE FOUS

C'est au Laos, dans notre possession d'Indo-Chine, que l'on rencontre cette particularité probablement unique en son genre, qui est signalée par M. le Dr Lefèvre, médecin des Colonies. Il faut dire que d'ordinaire les agglomérations sont d'une importance extrêmement restreinte au Laos : d'une façon générale, la densité de la population n'y dépasse point un habitant et demi dans le Haut Pays, et deux et demi dans le Bas Laos. De plus, il ne se rencontre dans toute cette région qu'un seul village contenant trois cents maisons, et c'est précisément Ban-Keune, sur le Namngume, le village des fous dont nous voulons parler.

C'est même à la composition bizarre de sa population que ce village doit son importance relativement si grande. Au Laos les cas de folie sont fréquents, et quand on voyage, il n'est pas rare de trouver sur sa route des hommes, des femmes ou des adolescents qui sont atteints de cette maladie : une des manifestations les plus fréquentes de cette folie consiste à croire que l'on a un buffle dans le ventre. Sous l'influence de cette conviction au moins étrange, le "pipop," ainsi que l'on dit en langage laotien, c'est-à-dire le possédé, commet toutes sortes d'extravagances, et même des dégâts : ses voisins cherchent par suite à s'en débarrasser, à l'éloigner du village. On le relègue donc à Ban-Keune ; mais auparavant on s'assure qu'il est bien "pipop" en recourant à un procédé qui rappelle l'ancien jugement de Dieu : on lui lie les mains et les pieds, on le jette à l'eau. S'il surnage, c'est qu'il n'est pas possédé ; si, au contraire, il coule à fond, ce qui doit être fréquent, il est voué à la relégation. Nous n'avons pas besoin de dire qu'on le surveille pendant son immersion, autrement il n'y aurait guère de gens pour aller peupler le village des fous.

Toujours est-il qu'un grand nombre de ces malheureux se trouvent réunis là, se mariant entre eux, ayant des enfants ; ils ont même réussi à former une agglomération qui n'est pas seulement fort importante au point de vue de sa population, ce qui n'est pas tout à fait leur faute, mais qui est particulièrement florissante et riche, puisqu'elle rapporte annuellement à elle seule mille piastres d'impôts au protectorat français.

FLAMEL.

ANECDOTES ET BONS MOTS

Jean-Claude fume sa pipe en bécchant son lopin.

—C'est curieux, monologue-t-il ; la terre, on la fume avant de labourer ; la pipe on la bourre avant de la fumer.

**

A la plus prête des expositions. Un haut fonctionnaire répondant à un groupe d'exposants grincheux :

—Allons, messieurs, un peu de patience. Commel'a dit Victor Hugo : dans exposer, il y a... poser !

**

Entre amis :

—C'est curieux ! Toutes les fois que je prends du café noir, je n'arrive pas à dormir...

—Eh ! bien, moi, c'est le contraire : toutes les fois que je dors, je n'arrive pas à prendre du café.

**

M. Jabaneuf a un fils qui promet. L'autre jour son professeur l'interroge sur l'histoire sainte.

—Dites-moi ce qu'était David ?

—Un roi, m'sieu.

—Un roi de quoi ?

—Le roi de pique, parbleu.

**

M. Prud'homme lit le journal.

—Un vieillard est tombé dans un puits. Quand on vient à son secours, on ne put en retirer qu'un cadavre !

Alors, M. Prud'homme, étonné : —Qu'un cadavre ? Combien donc espérait-on en retirer ?

**

Calino domestique.

—Pourquoi le serin s'est-il envolé ? lui demande sa maîtresse.

—Il aura profité de ce que j'avais laissé la cage ouverte.

—Mais pourquoi avez-vous ouvert cette cage ?

—Madame, c'était pour lui donner de l'air, elle sentait mauvais !

**

Gare Viger. Un cirer de chaussure à un villageois qui débarque :

—Cirer, m'sieu ? Cinq cents.

—Jamais de la vie.

—Deux sous ?

—Non !

—Pour rien, alors ?

—Allez y si ça vous amuse.

Le petit gamin cirer et frotte le pied droit, puis, lâchant la brosse :

—Maintenant, monsieur, pour, cirer l'autre, c'est dix cents !

Tête du villageois.

**

Gourditot entre dans un bureau de poste et se dirige vers un guichet orné d'une pancarte avec cette inscription :

“ Mandats et recouvrements ”. Il s'adresse à l'employé :

—Pardon, monsieur, c'est bien vous qui êtes chargé des recouvrements ?

—Parfaitement : qu'y a-t-il pour votre service ?

—Je voudrais faire recouvrir mon parapluie !

**

Jadis, dans certaines petites villes de l'Angleterre, la discipline militaire était très relâchée.

—Dernièrement, dit un récit de cinquante ans, un paisible piéton fut arrêté

pendant la nuit, par des soldats, et dépouillé de sa montre, de sa bourse et de son habit. La victime se rendit aussitôt chez le capitaine de la compagnie pour formuler ses plaintes. Avant de répondre, le capitaine lui demanda :

—Avez-vous ce gilet lorsque les voleurs vous ont arrêté ?

—Oui, monsieur.

—En ce cas, mon ami, répondit le capitaine, je puis vous assurer que ces soldats n'appartiennent pas à ma compagnie ; autrement ils ne vous auraient laissé ni votre gilet ni votre chemise.”

Un ouvrier est appelé pour faire quelques réparations pressantes dans un appartement. La maîtresse de la maison, qui se méfie de tous ceux qu'elle ne connaît pas, appelle sa bonne et lui dit tout haut :

—Amélie, enlevez d'ici mon coffret à bijoux, et mettez-le en place dans la chambre voisine.

Justement froissé, l'ouvrier enlève aussitôt de la poche de son gilet sa chaîne et sa montre, et les tendant à son apprenti :

—François, va porter cela chez nous : il paraît que la maison n'est pas sûre !

PERSONNEL

Institut M. Lyons Gauthier, no 327, rue Saint Denis. Maladies des yeux, du nez, de la gorge et des oreilles. Consultations gratuites.

SES BIENFAITS

Quand on pense au bien que le *Baume Rhumal* produit dans les affections des voies respiratoires, on ne peut s'empêcher de bénir ce remède précieux.

GUERIT LE RHUME EN UN JOUR.

Prenez les LAXATIVE BROMO QUININE TABLETS. Tout pharmacien vous remettra votre argent si elles ne guérissent pas. 25 cts. La signature E. W. Grove's, sur chaque boîte.

CONSULTATIONS GRATUITES

Heures de Bureau : 9 a. m. à midi, 3 à 5 p. m. 8 à 10 p. m.

Les personnes malades qui désireraient consulter nos médecins spécialistes pourront le voir aux heures indiquées ci-haut. Blancs de questions, échantillons Pilules de Longue Vie et notre pamphlet sur "La Prolongation de la Vie" envoyés, sur demande. La Cie Médicale Franco-Coloniale, 202 Rue St. Denis, Montréal. Ces pilules sont en vente dans toutes les pharmacies à 50 cents la boîte, six boîtes pour \$2.50.

ECHANTILLONS GRATUITS

Echantillons de PILULES DE LONGUE VIE et notre pamphlet sur "La Prolongation de la Vie" envoyés sur demande. Les Pilules de Longue Vie se vendent dans toutes les pharmacies à 50 cent la boîte, six boîtes pour \$2.50. Adressez la Cie Médicale Franco-Coloniale, 202 Rue St. Denis, Montréal.

PAMPHLETS GRATUITS

Notre pamphlet sur "La Prolongation de la Vie" et un échantillon des Pilules de Longue Vie envoyés sur demande. Les Pilules de Longue Vie se vendent dans toutes les pharmacies à 50 cent la boîte, six boîtes pour \$2.50. Adressez la Cie Médicale Franco-Coloniale 202 Rue St. Denis, Montréal.

Cook's Cotton Root Compound
Is successfully used monthly by over 10,000 Ladies. Safe, effectual. Ladies ask your druggist for Cook's Cotton Root Compound. Take no other, as all Mixtures, pills and imitations are dangerous. Price, No. 1, \$1 per box; No. 2, 10 degrees stronger, \$3 per box. No. 1 or 2, mailed on receipt of price and two 2-cent stamps. The Cook Company Windsor, Ont.
Nos. 1 and 2 sold and recommended by all responsible Druggists in Canada.

B. E. McGale, 2123 Notre-Dame Street, Montréal

Une simple application de

GOMME du Dr. ADAM

Guérit le mal de dents.

PRIX : 10 CENTS.

En vente dans toutes les pharmacies.



A L'ENFANT MALADE

Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée—donnez-lui "DORMOL"—ce calmant merveilleux des enfants ! "DORMOL" pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme. PRIX : 25c.

IL FAUT DORMOL !!!

NOTRE NOUVEAU

Stock de **CHAUSSURES et SOULIERS du Printemps**

EST MAINTENANT AU COMPLET.

Nous avons actuellement en mains, les plus jolies marchandises venant des meilleurs fabricants américains et Canadiens. Leur **STYLE**, leur **CONFORT** et leur **DURÉE** sont insurpassables. Nos prix seront toujours trouvés très raisonnables. Comme nous faisons nos affaires au comptant, nous sommes en position de vendre au plus bas prix

RONAYNE BROS, 2027 rue Notre-Dame
SQUARE CHABOILLES

Primes Exceptionnelles

Toute personne qui nous enverra la somme de \$3.00 pour un an d'abonnement commençant dans le mois de mai ou juin 1900, aura droit à une des primes suivantes, que nous lui ferons parvenir à nos frais.

Ces primes sont réellement magnifiques et valent seules une bonne partie du prix d'abonnement. Nous faisons ces sacrifices afin de conserver et d'augmenter le nombre de nos abonnés directs. Lisez attentivement et choisissez sans retard :

1.—Un des volumes suivants au choix : *Cyrano de Bergerac*, par Edmond Rostand ; *Les Bostonnais*, par John Lespérance (roman historique illustré) ; *Fleurs de la poésie Canadienne* (nouvelle édition, considérablement augmentée) ; *Gustave ou un héros Canadien*, par M. A. Thomas ; *Les Conférences de M. Doumic, sur la poésie française au XIXe siècle* ; *Les monographies des plantes Canadiennes*, par E. Z. Massicotte.

2.—Un chapelet en perles mordorées à facettes, croix et cœur en métal blanc, plein, chaîne triangulaire, avec un étui télescope à soufflet, en cuir maroquiné.

3.—Un paroissien romain, contenant les offices de tous les dimanches et des principales fêtes de l'année, de 500 pages ; mesurant 4½ x 3 pouces ; imprimé sur papier fin avec encadrement rouge ; relié en percaline chagrinée ; monogramme doré sur le plat ; fort relief ; tranches dorées et guillochées.

Les abonnés n'ont droit qu'à une prime par abonnement.

